

ANALYSE DE LA VALEUR PATRIMONIALE DE LA MAISON MARY DOROTHY MOLSON

**9095, boulevard Gouin Ouest
Parc-nature du Bois-de-Saraguay
Arrondissement Ahuntsic-Cartierville**



Montréal 

**DOCUMENT RÉALISÉ PAR LE SERVICE DE LA MISE EN VALEUR DU
TERRITOIRE ET DU PATRIMOINE**

BUREAU DU PATRIMOINE, DE LA TOPONYMIE ET DE L'EXPERTISE

**Céline Topp, directrice
Gilles Dufort, chef de division**

**Jean Doré, arch.
Préposé à la planification
Recherche, texte et mise en page**

Montréal, octobre 2008

TABLE DES MATIÈRES

1. INTRODUCTION.....	4
2. FICHE TECHNIQUE.....	5
3. LOCALISATION ET PRINCIPALES CARACTÉRISTIQUE URBAINES.....	6
4. BREF HISTORIQUE DU VILLAGE DE SARAGUAY.....	11
5. ANALYSE DE LA VALEUR PATRIMONIALE DE LA MAISON MARIE DOROTHY MOLSON.....	18
5.1 VALEUR DOCUMENTAIRE	
5.1.1 Ancienneté.....	18
5.1.2 Analyse de la valeur historique.....	19
5.2 VALEUR ARCHITECTURALE	
5.2.1 Authenticité.....	27
5.2.2 État physique.....	29
5.2.3 Concepteur.....	29
5.2.4 Œuvre du concepteur.....	30
5.2.5 Production courante.....	34
5.3 VALEUR CONTEXTUELLE	
5.3.1 Aménagement du terrain.....	49
5.3.2 Cadre environnant.....	52
5.3.3 Point de repère physique.....	53
5.4 VALEUR SYMBOLIQUE.....	53
6. BIBLIOGRAPHIE.....	54

INTRODUCTION

Dans le cadre de la *Politique du patrimoine*, relatif aux immeubles municipaux, le Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise a réalisé une étude portant sur l'inventaire patrimonial des bâtiments situés dans les neuf Parcs-nature de l'agglomération de Montréal et sur l'évaluation de la pertinence d'accorder à certains d'entre eux un statut patrimonial. Il a ainsi été recommandé de citer à titre de monument historique quatre bâtiments situés dans trois Parcs-nature dont, notamment, la maison Mary Dorothy Molson dans le Parc-nature du Bois-de-Saraguay.

L'objectif de ce document est donc d'exposer la valeur documentaire, la valeur architecturale, la valeur contextuelle et la valeur symbolique de la maison Mary Dorothy Molson en vue de recommander la CITATION à titre de monument historique de cet immeuble. Un bref historique de l'ancien Village de Saraguay dresse, préalablement, un portrait de l'évolution de ce secteur de l'Île de Montréal, dont la maison Mary Dorothy Molson est une des composantes et les Molson/MacDougall parmi les principaux acteurs.

La recherche historique réalisée par Denise Caron, historienne, traite de l'évolution du territoire de cette portion du boulevard Gouin, de la population qui s'y installe et des activités qui leur sont propres, permettant ainsi de mettre en contexte le site et les personnes qui y sont reliés.

La citation est une mesure de protection légale applicable depuis 1986, en vertu de la Loi sur les biens culturels, à laquelle une municipalité peut recourir pour protéger un immeuble qui présente un intérêt historique par son utilisation ou son architecture et situé sur son territoire. Pour ce faire, une municipalité peut, par règlement de son Conseil municipal et après avoir pris avis du Conseil du patrimoine de Montréal, citer en tout ou en partie un monument historique dont la conservation présente un intérêt public.

FICHE TECHNIQUE

Désignation : Maison Mary Dorothy Molson
(Manoir MacDougall)

Adresse : 9095, boulevard Gouin Ouest
Parc-nature du Bois-de-Saraguay

Arrondissement : Ahuntsic-Cartierville

Lot : 1 978 972 du Cadastre du Québec

Ancien cadastre : Partie du lot 102 de la Paroisse de Saint-Laurent

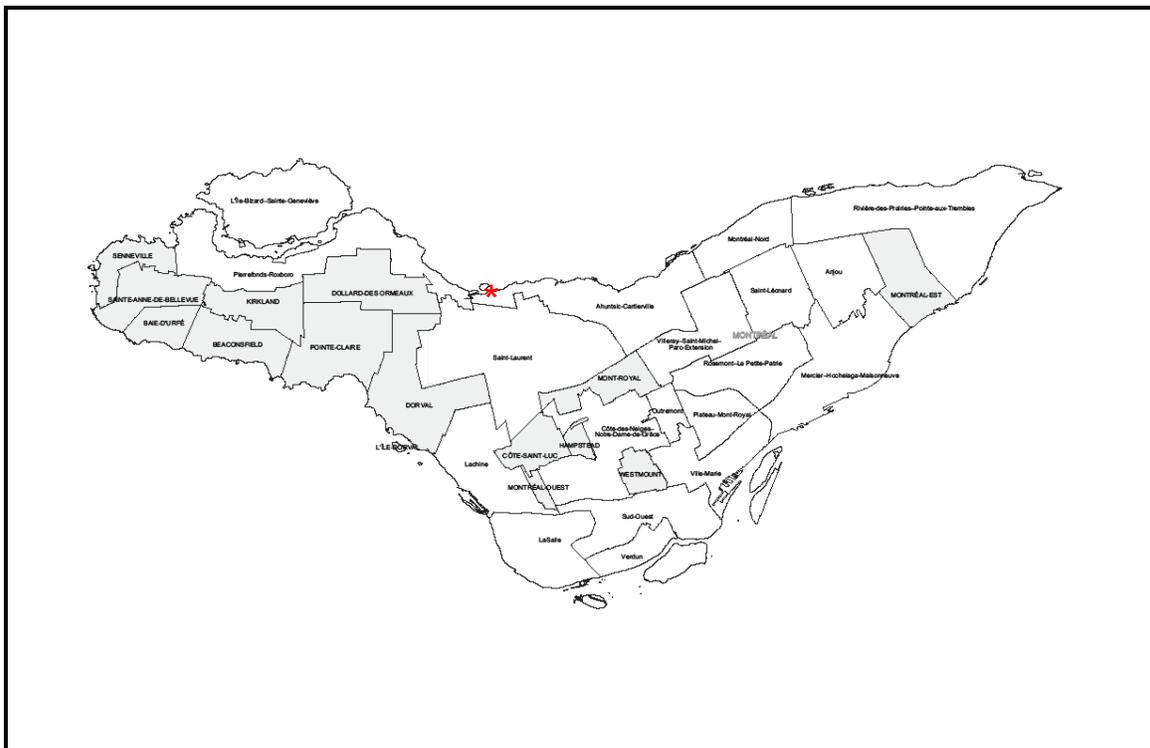
Construction : Vers 1930
Agrandissement : 1936

Superficie du terrain : 11 107 m²

Superficie de plancher : 1 198 m²

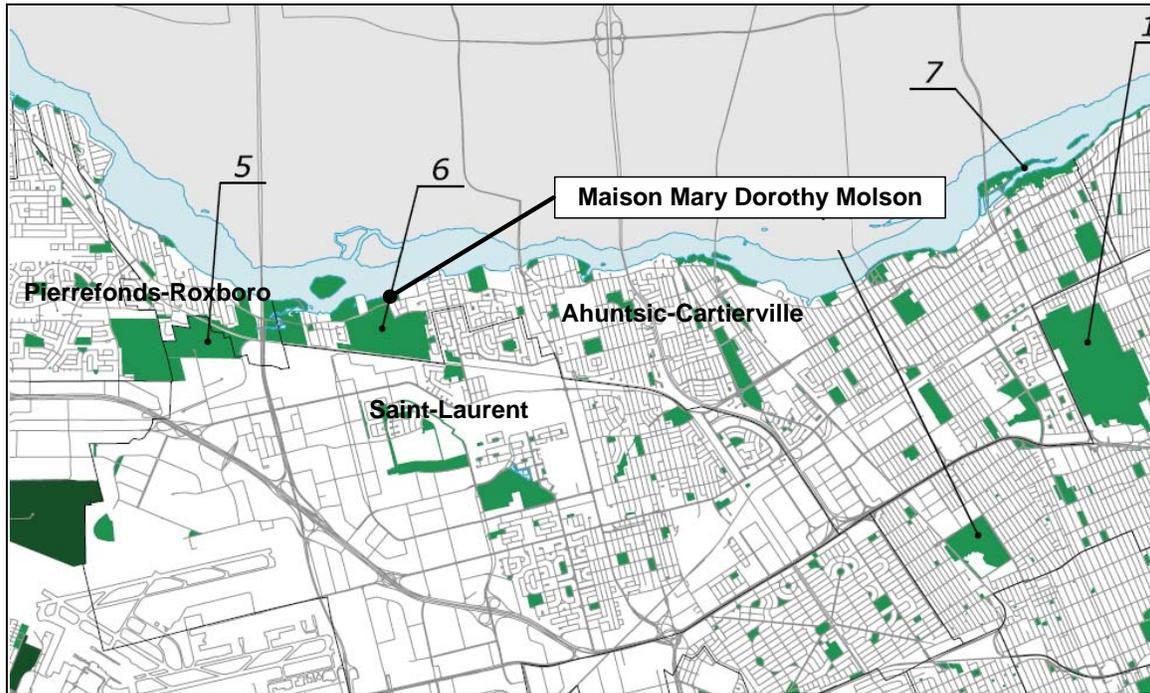
Implantation au sol : 443 m²

Propriétaire : Ville de Montréal



LOCALISATION ET PRINCIPALES CARACTÉRISTIQUES URBAINES

La maison Mary Dorothy Molson, communément appelée Manoir MacDougall, sise au 9095, boulevard Gouin Ouest, est implantée dans le Parc-nature du Bois-de-Saraguay, situé à l'extrémité nord-ouest de l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville, sur l'île de Montréal, le long de la rive sud de la Rivière-des-Prairies.



6-Parc-nature du Bois-de-Saraguay

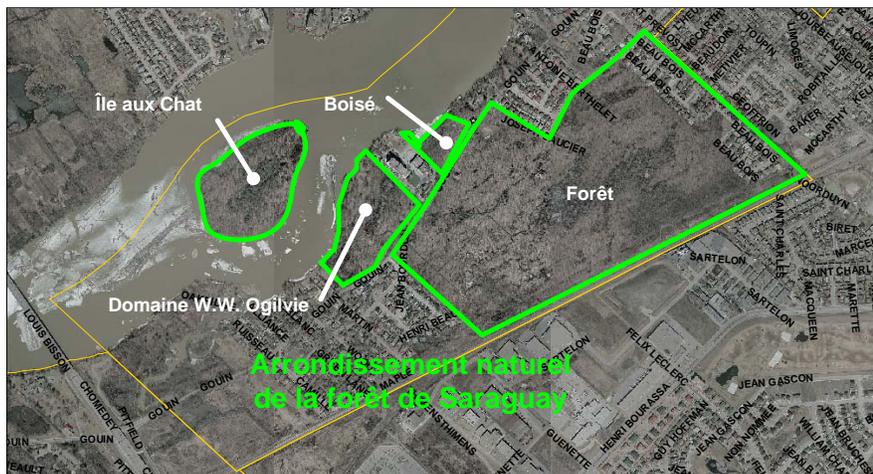


Site de la Maison Mary Dorothy Molson, 9095, boulevard Gouin Ouest

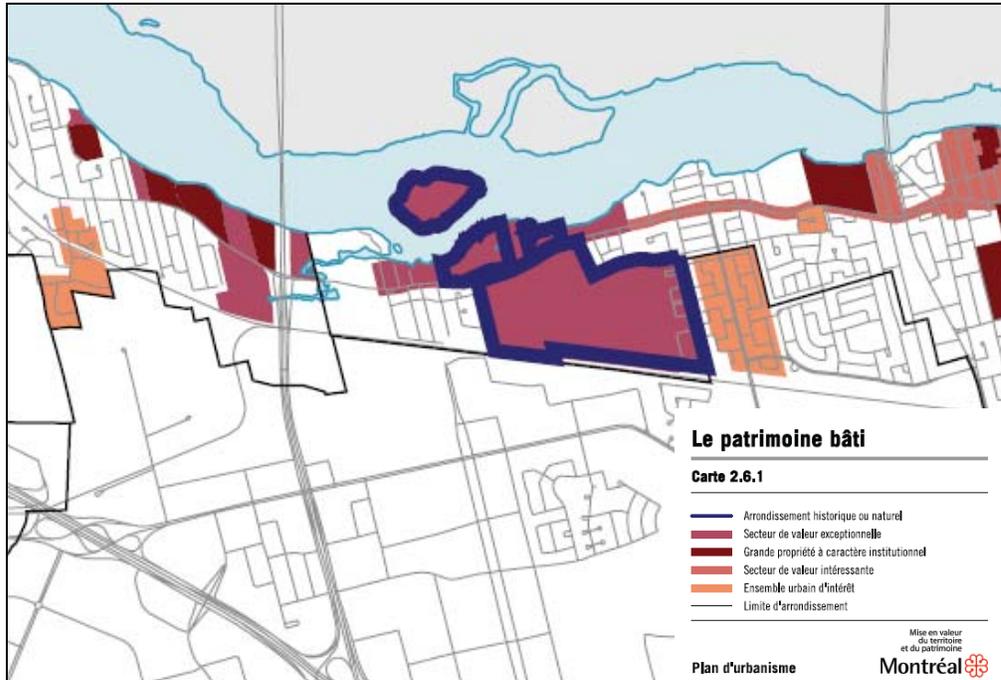
Le Parc-nature du Bois-de-Saraguay a été créé en 1981, par la Communauté urbaine de Montréal, sous l'appellation du Parc régional du Bois-de-Saraguay, suite au décret ministériel désignant le territoire de la forêt de Saraguay «Arrondissement naturel», qui est, mise à part le Mont-Royal, le seul arrondissement naturel de l'agglomération montréalaise.

Sont compris, dans les limites de l'arrondissement naturel de la forêt de Saraguay, une île : l'Île aux Chats, l'ancien domaine de Willam Watson Ogilvie, la forêt au sud du boulevard Gouin et le boisé adjacent au domaine Molson-MacDougall.

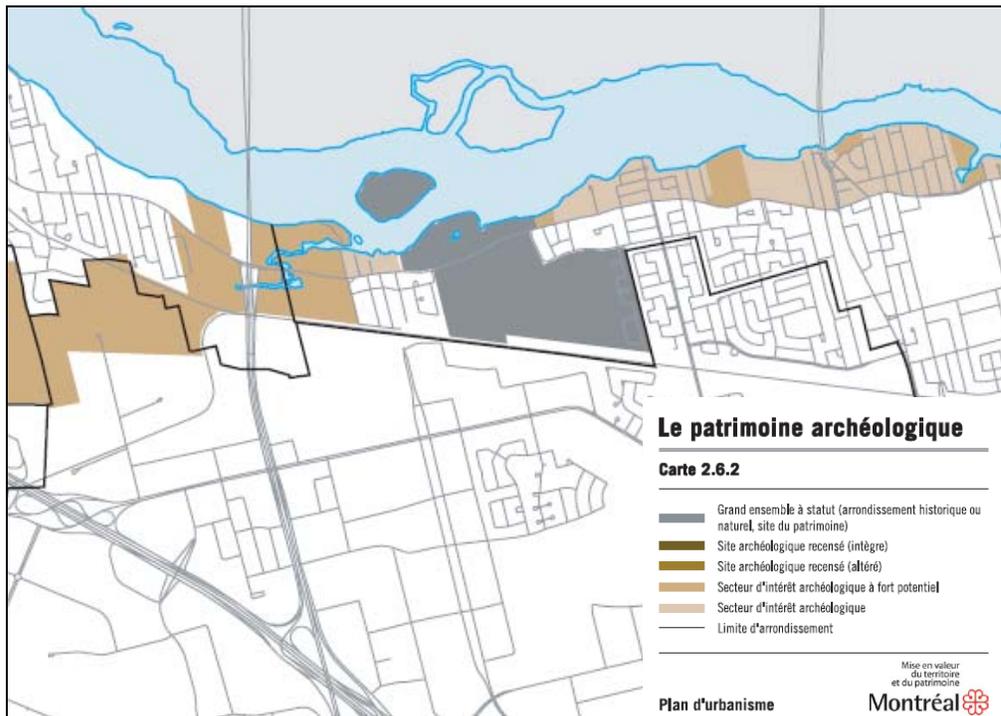
Quant au Parc-nature du Bois de Saraguay, il comprend, en plus de l'arrondissement naturel, à l'exception de la partie est bâtie de l'arrondissement naturel, la propriété du domaine des Molson-MacDougall, contiguë au boisé, situé au nord du boulevard Gouin. Se greffe, au Parc-nature du Bois de Saraguay, à l'est du domaine des Molson-MacDougall, le parc Guin Le Mesurier.



La Maison Mary Dorothy Molson est identifiée à l'intérieur des aires désignées «secteur de valeur exceptionnelle» et «Grand ensemble à statut», qui représente un site archéologique à fort potentiel, tels que montrés, respectivement à la carte 2.6.1 intitulée «Le patrimoine bâti» et à la carte 2.6.2 intitulée «Le patrimoine archéologique», du *Plan d'urbanisme*.

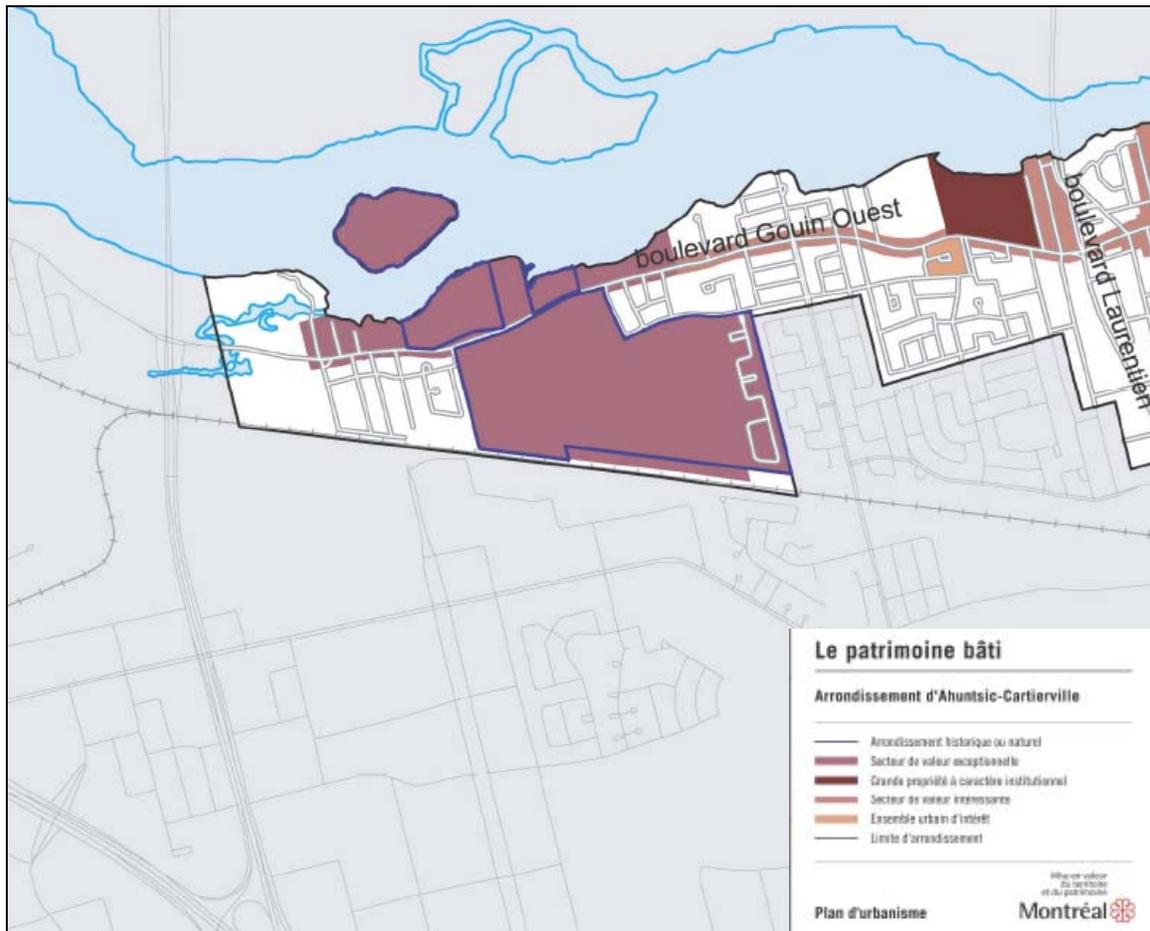


Extrait de la carte 2.6.1 intitulée «Le patrimoine bâti» du *Plan d'urbanisme*.

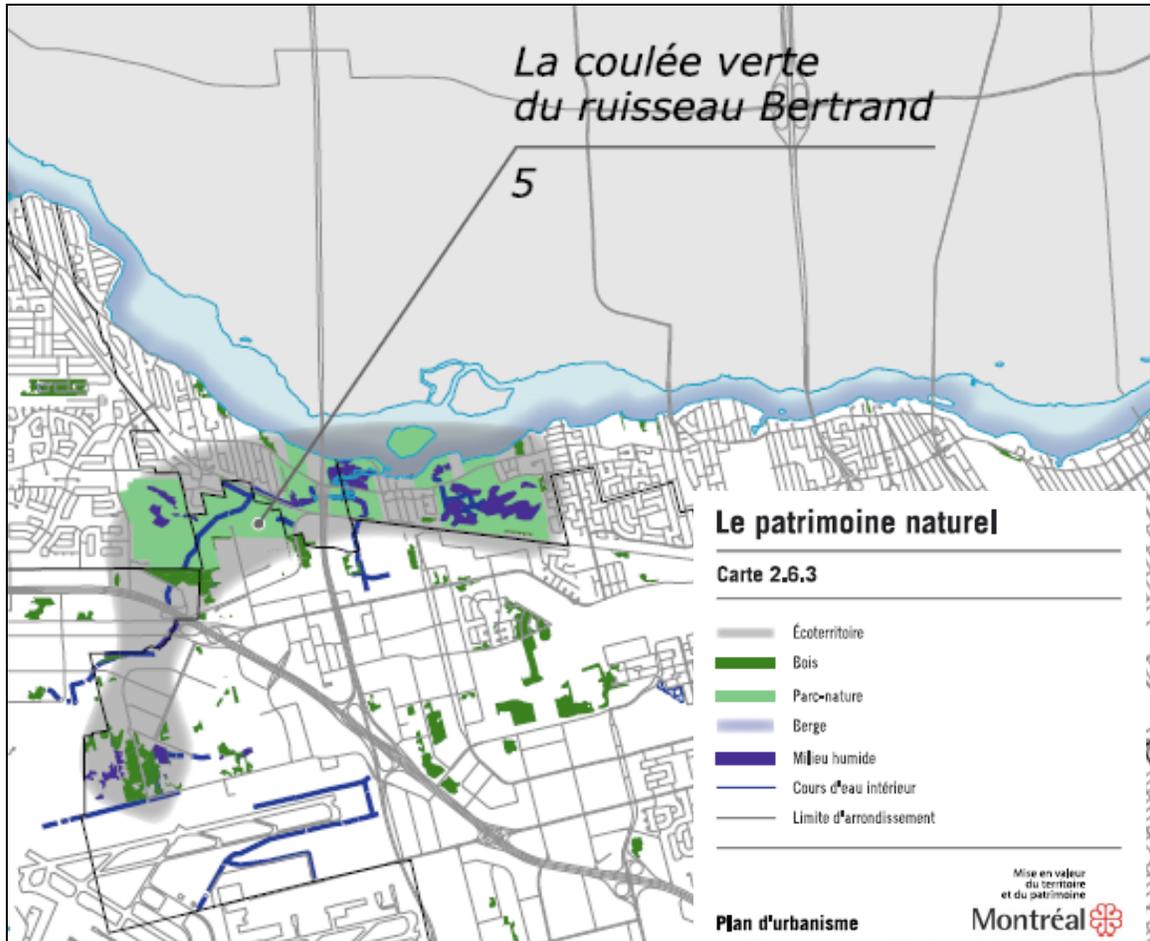


Extrait de la carte 2.6.2 intitulée «Le patrimoine archéologique», du *Plan d'urbanisme*.

Par ailleurs, la maison Mary Dorothy Molson, est identifiée à l'intérieur d'un «secteur de valeur patrimoniale exceptionnelle» et est désignée comme «Immeuble de valeur patrimoniale exceptionnelle» dans le cahier d'Évaluation du patrimoine urbain de l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville et dans la partie II du Plan d'urbanisme de l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville. Elle est également, inscrite dans le Répertoire d'architecture traditionnelle sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal, au chapitre Les résidences.



Finalement, la maison Mary Dorothy Molson est circonscrite dans l'écoterritoire de «La coulée verte du ruisseau Bertrand» tel que montré à la carte 2.6.3 intitulée «Le patrimoine naturel» du Plan d'urbanisme. Par ailleurs, le secteur de la forêt de Saraguay, au sud du boulevard Gouin est le plus vaste milieu humide existant sur l'Île de Montréal.



4. BREF HISTORIQUE DU VILLAGE DE SARAGUAY

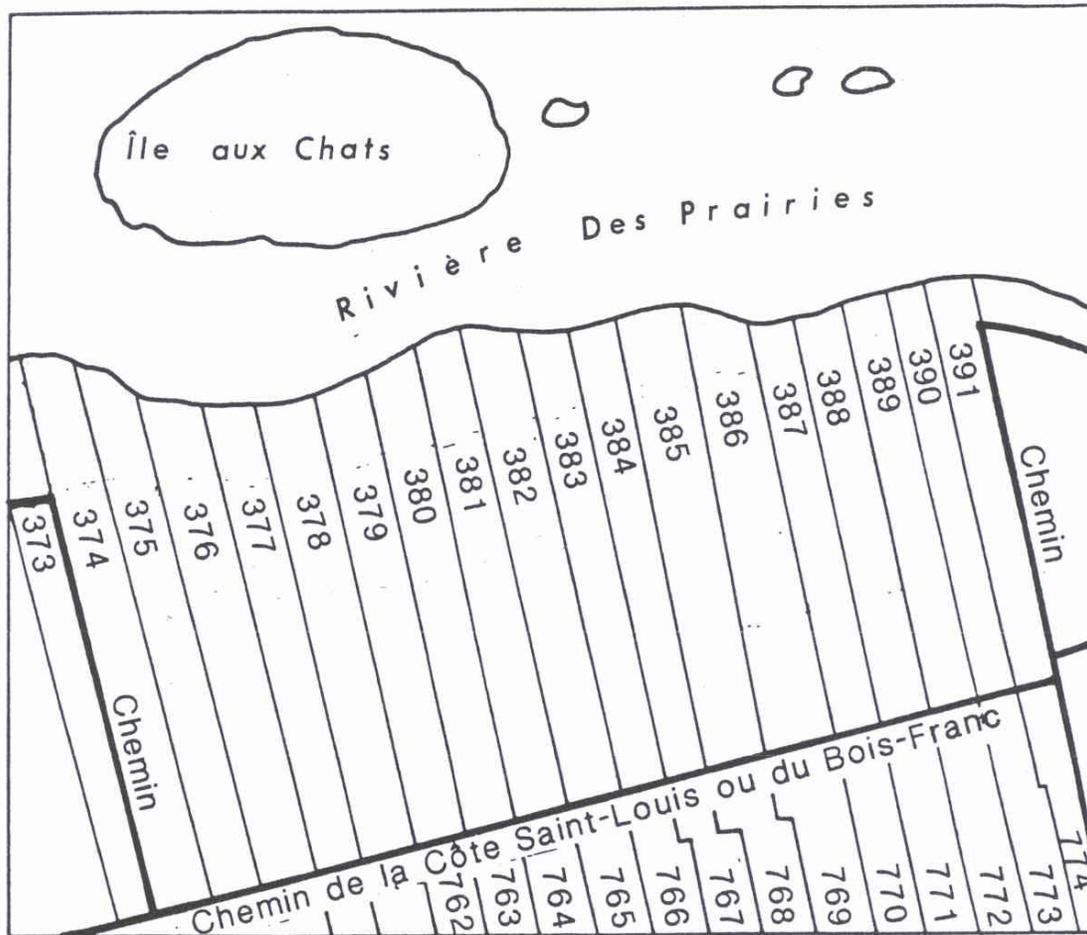
Le premier plan terrier de l'Île de Montréal, établi en 1702 par les Sulpiciens, seigneurs de l'île depuis 1663, localise les premières «côtes» et qualifie aussi les espaces non encore concédés par divers termes tels que «prairies», «bois franc», etc. Le site où est implanté la maison Mary Dorothy Molson est désigné «beau bois», c'est-à-dire que les tous premiers observateurs de la végétation sur l'Île de Montréal avaient repéré et reconnu la qualité du boisé de Saraguay depuis l'aube du 18^e siècle au moins¹.



Extrait d'une carte de François Vachon de Belmont, premier terrier 1702

¹ Ludger Beauregard, *Histoire et caractéristique. Bois de Saraguay*

Selon Ludger Beaugard, historien, lorsque les Sulpiciens accorde, entre 1717 et 1725, les censives 374 à 391 sur la Côte-Saint-Louis ou du Bois-Franc, elles ont la particularité de ne pas être desservies, à cette époque, par un chemin qui longe un cours d'eau comme la plupart des censives accordées le long de la Rivière des Prairies.

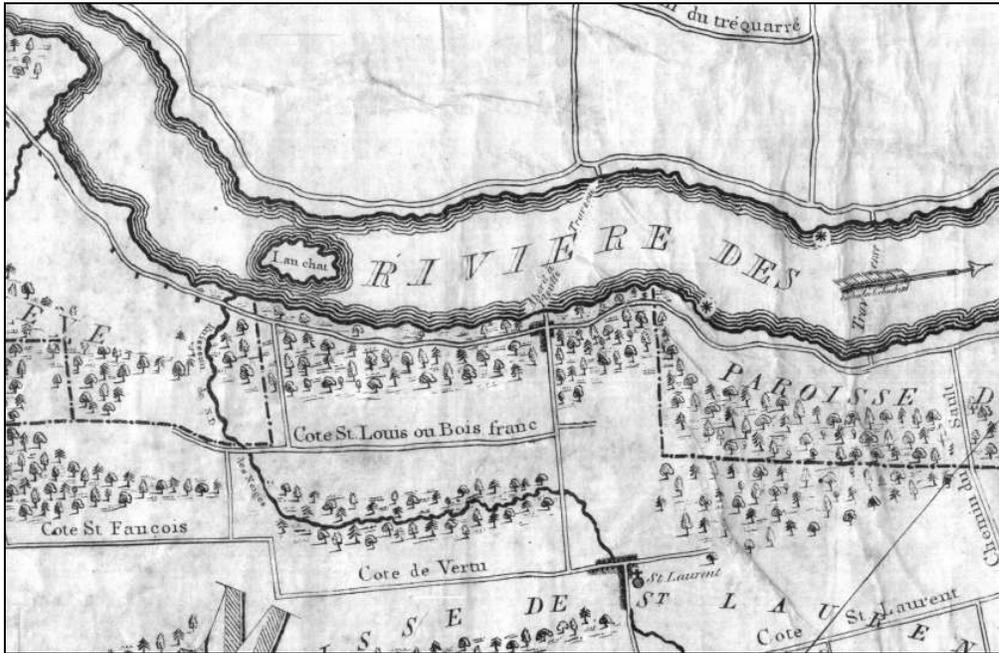


Carte Ludger Beaugard : La côte Saint-Louis ou du Bois-Franc au XVIII siècle

«Quant au front de la concession, il donne sur le chemin de la Côte-Saint-Louis ou du Bois-Franc, là où se construisent les maisons de ferme et leurs dépendances. C'est à partir de ce chemin que le défrichement et l'exploitation agricole progressent vers le fond de terre qui reste boisée. Ce mode d'implantation atypique de la côte Saint-Louis explique la présence très ancienne d'un bois ainsi que l'absence de construction sur les rives de la rivière des Prairies jusqu'à la fin du XIXe siècle. En 1825, on sait que 345 résidents vivent sur la côte Saint-Louis»².

² Caron Denise, La résidence Mary Dorothy Molson, 9095, boulevard Guoin Ouest, p.13

Toujours, selon Ludger Beauregard, le chemin qui traverse le bois de Saraguay daterait du début du XIXe siècle.



Extrait de la carte d'André Jobin 1834

Vers 1870, les terres 371 à 391 deviennent les lots 72 à 123 du cadastre de la paroisse de Saint-Laurent.

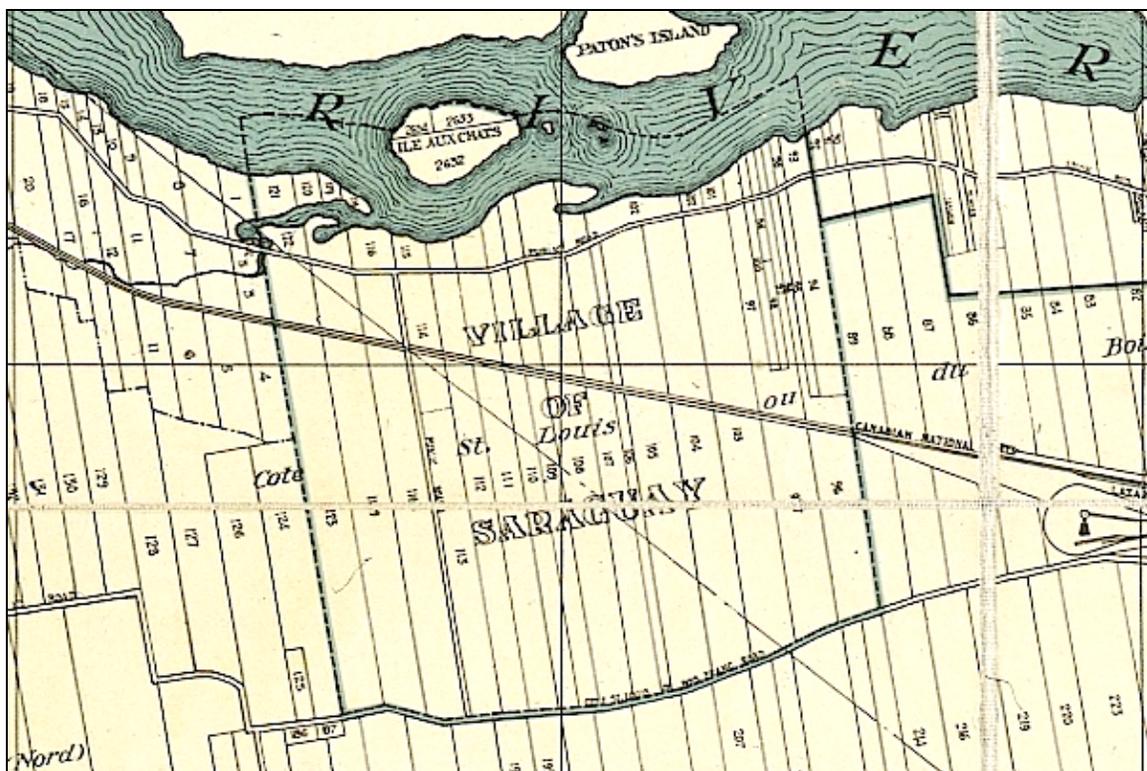


Extrait de la carte de W. H. Hopkins 1879

Jusqu'à la fin du XIXe siècle ces terres sont exploitées à des fins agricoles, lorsqu'on assiste à un début de morcellement des terres dans la partie nord du chemin traversant la forêt du «beau bois». C'est donc à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle que des membres de l'élite économique anglophone montréalaise s'approprient, à des fins de villégiature, une partie des terres situées de part et d'autre du chemin traversant la forêt, entre les lots 93 et 123 du cadastre de la paroisse de Saint-Laurent, incluant l'Île aux Chats.

Vers 1913, les terres sont scindées en deux avec la venue du chemin de fer, la Canadian Northern Railways (Canadien National), desservant ce secteur jusqu'au centre ville de Montréal.

À fins de préserver leur quiétude et leur autonomie, ces riches propriétaires décident en 1914, à l'aube de la première guerre mondiale, d'incorporer en municipalité sous le nom de village de Saraguay, une partie du village de Cartierville et de la paroisse de Saint-Laurent. Le recensement de 1921 donne 55 habitants au village de Saraguay.



Extrait de la carte Gordon & Gotch's Map of the Island of Montreal, 1924

Dans les années 1930, parmi les riches propriétaires des terres dans le village de Saraguay, on retrouve des membres de la haute bourgeoisie anglophone montréalaise tels que les Ogilvie, Paton, Gault et MacDougall ainsi que quelques femmes dont certaines sont issues de familles de l'élite économique anglophone qui ont marquées l'histoire de Montréal, dont Edith Reford, fille de Robert Reford

riche armateur, et de Mary Dorothy Molson, fille d'Herbert Molson, président de la Brasserie Molson de 1911 à 1938.

Bien que certains riches propriétaires fonciers possèdent des terres au sud de la voie ferrée, c'est avant tout au nord de la voie ferrée, de part et d'autre du boulevard Gouin à Saraguay, que s'est installée cette classe de la société montréalaise anglophone. En 1939, la figure A nous montre (en jaune), grosso modo, les terres appartenant, à la haute bourgeoisie anglophone montréalaise, un noyau villageois (en bleu), composé de maisons ouvrières et de petits chalets dans la partie ouest du village et une zone agricole (en vert) au sud du boulevard Gouin, dont une partie sera acquise, ultérieurement, par l'élite anglophone . Jusqu'en 1964, on ne dénombre que trois commerces dans le village, soit une petite épicerie, un petit restaurant et un garage. «*Pas de trottoirs, seulement deux rues pavées. Pas de services de police, pas de service d'incendies, pas de salle publique, pas d'écoles, pas d'églises, pas de etc.*»³

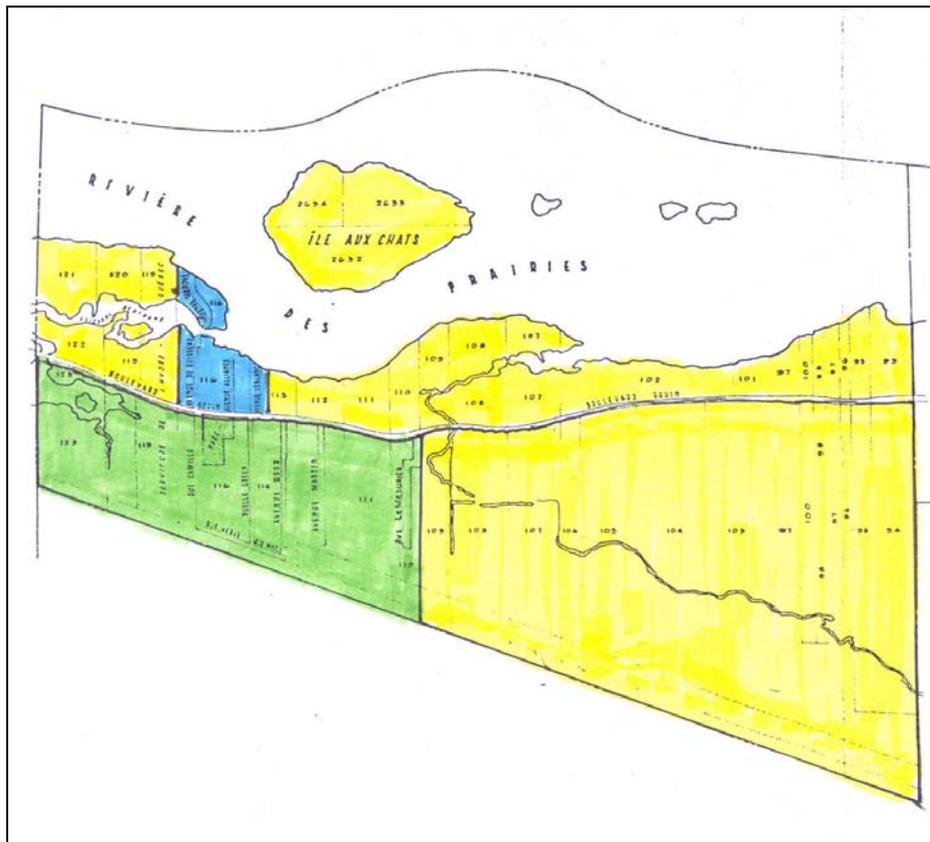


Figure A

³ J.-Claude Paquet, la PRESSE 28 mars 1964

La vie mondaine des riches familles bourgeoises anglophones avec domestiques, gouvernantes, chauffeurs et jardiniers, était fastueuse, ponctuée de somptueuses réceptions et agrémentée d'activités sportives réservées à l'élite bourgeoise, telles que la chasse à courre, l'équitation, le polo, la pêche sportive, le golf et sans oublier, bien évidemment, la passion pour l'horticulture. Les Molson, Reford, MacDougall, Ogilvie et Paton faisaient partie de cet univers exclusif de la haute bourgeoisie anglophone montréalaise.

Le chemin de fer a contribué à la préservation du boisé avant et après 1951, alors que la ville de Saint-Laurent en annexe la partie sud pour la consacrer au développement urbain. Le village de Saraguay, amputé de sa partie sud (figure C), a été une entité municipale jalousement gardée pendant 50 ans avant d'être annexé à la Ville de Montréal en 1964.

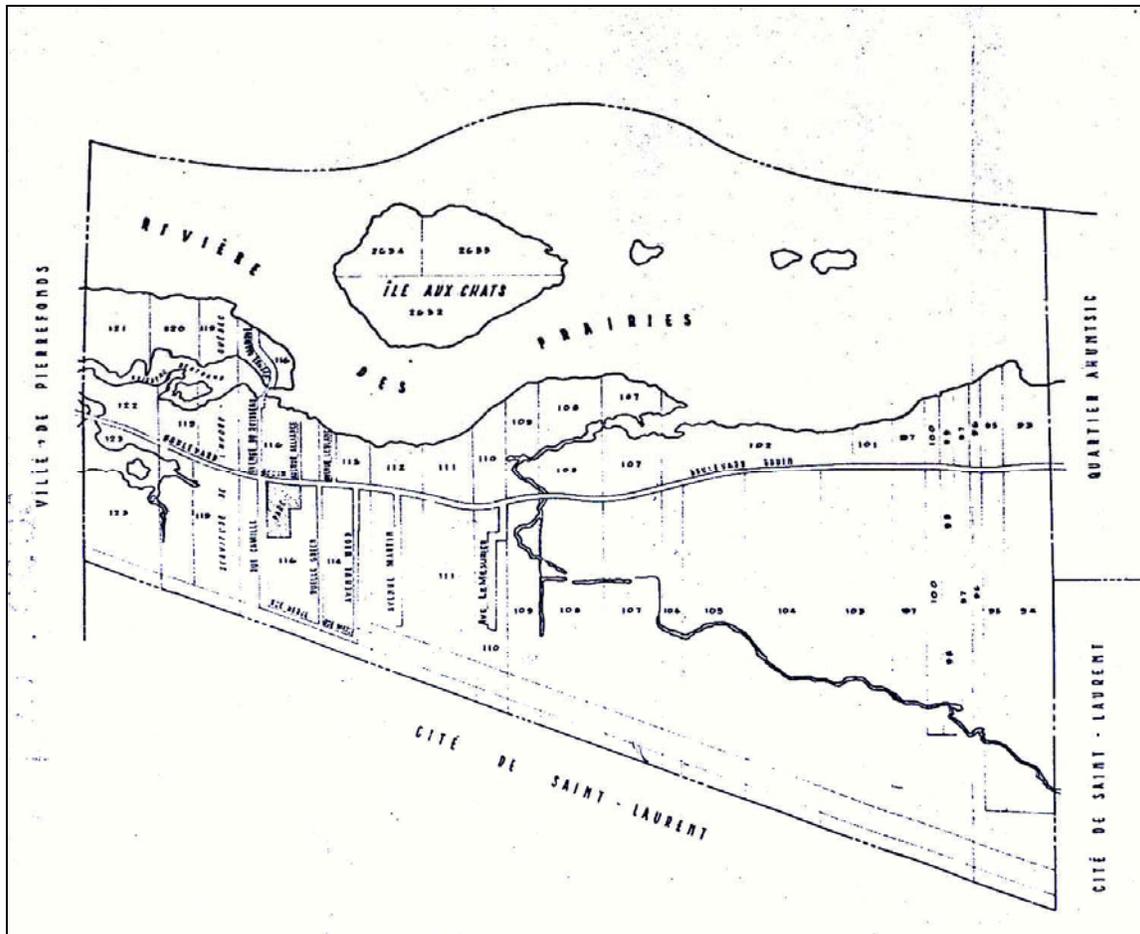
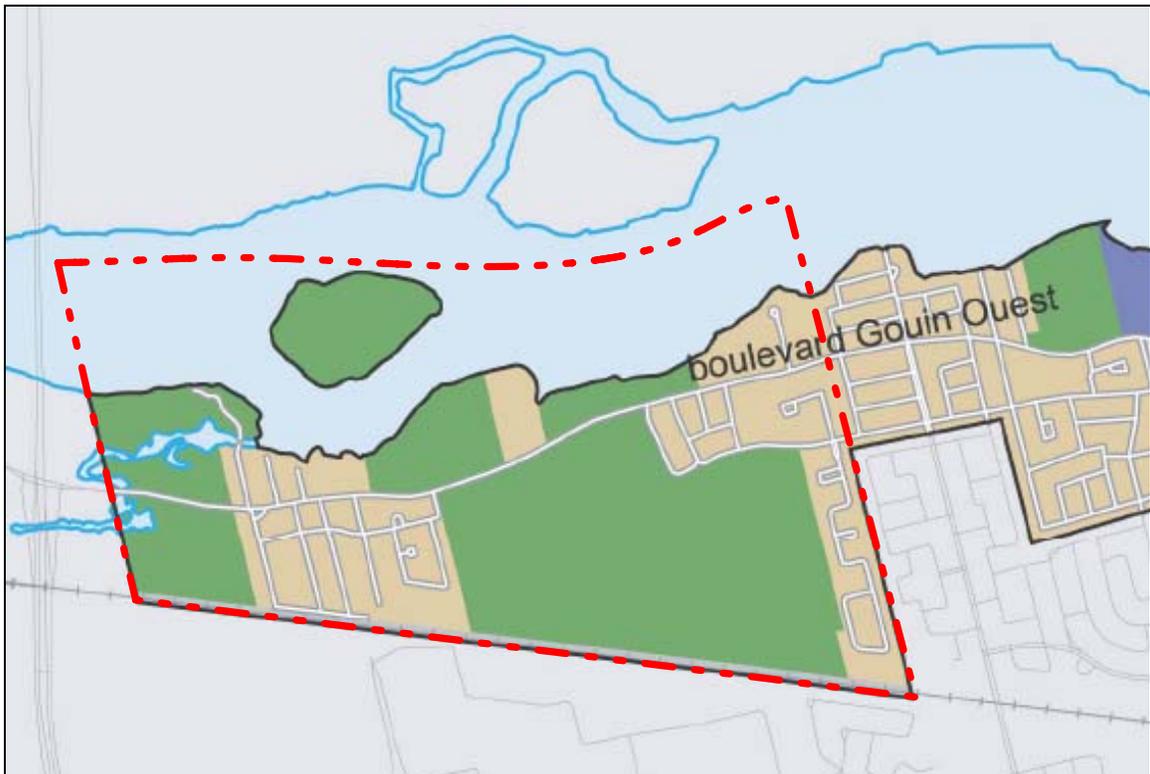


Figure C Limites territoriales du village de Saraguay (1951-1964)

Finalement, le fait marquant de l'ancien village de Saraguay est, sans contredit, le mouvement populaire en faveur de la conservation d'une partie du «beau bois» qui aboutit à la désignation à titre d'arrondissement naturel de la forêt de Saraguay par le gouvernement provincial le 6 novembre 1981. Puis, de l'acquisition par la C.U.M., sept jours plus tard, de l'arrondissement naturel de la forêt de Saraguay et de l'ancienne propriété de la famille Molson-MacDougall, en vue de la création du Parc régional du Bois-de-Saraguay, qui couvre une superficie d'environ 97 hectares, soit 50% du territoire de l'ancien village de Saraguay. Quant au Parc-nature du Bois-de-Liesse, dont une partie est comprise dans les limites de l'ancien village de Saraguay, il a été inauguré en 1979.



Vue vers l'est



Vue vers l'ouest

5. ANALYSE DE LA VALEUR PATRIMONIALE DE LA MAISON MARIE DOROTHY MOLSON



5.1 VALEUR DOCUMENTAIRE

5.1.1 Ancienneté

La période de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle est marquée par un phénomène particulier sur l'île de Montréal, soit l'appropriation de terres agricoles en milieu rural par la haute bourgeoisie anglophone, à des fins de villégiature. Le plus spectaculaire de ces pôles d'attraction est situé aux abords de la rive sud-est du Lac des Deux Montagnes dans le village de Senneville, incorporé en 1895. Un autre de ces pôles d'attraction prisés se situe le long des berges de la Rivière des Prairies, dans le secteur du village de Saraguay, incorporé en 1914. Finalement, le troisième pôle d'attraction, moins documenté quant à lui, se situe le long de la rive nord du Lac Saint-Louis. Dans ces secteurs, l'élite anglophone se fait donc construire des résidences de villégiatures entretenues par une panoplie de personnel à leur service.



Sur l'Île de Montréal, de toutes les somptueuses résidences de villégiatures qui furent construites ou agrandies entre 1890 et les années 1930, surtout par la haute bourgeoisie anglophone, on en décompte, aujourd'hui, que treize sur l'Île de Montréal. Le *Répertoire d'architecture traditionnelle sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal, Les résidences*, en recense dix de ces maisons, tandis que trois d'entre elles n'ont pas été retenues dans ce répertoire. Dans le village de Senneville, on y retrouve dix de ces vastes résidences de villégiatures et dans l'ancien village de Saraguay, il n'en reste que deux, tandis qu'une seule a été repérée sur la rive du Lac Saint-Louis

C'est vers 1930, soit la fin de la période de construction de ces fastueuses maisons de villégiatures, suite à la crise économique de 1929, que Mary Dorothy Molson fait construire la maison familiale sur une partie de la propriété, détenue en copropriété par Edith Reford, sa belle-mère, et de G. L. Ogilvie, un voisin. Toutefois, en 1931, elle deviendra la seule propriétaire de la maison et du terrain. Cinq ans plus tard, soit en 1936, elle fait agrandir substantiellement le bâtiment original, dont l'apparence extérieure est, dans son ensemble, telle que nous la connaissons aujourd'hui.

En terme de superficie de plancher, avec ses 1 196 mètres carrés, le Répertoire d'architecture traditionnelle situe la maison Mary Dorothy Molson au sixième rang des plus vastes maisons de villégiature comparables sur l'île de Montréal.

La famille Molson-MacDougall a habité en permanence la maison Mary Dorothy Molson jusque dans les années 1970, alors qu'elle vend, en 1974, la propriété à la firme de promoteur Kaufman & Broad (Quebec). À son tour, la Communauté urbaine de Montréal fait l'acquisition de la maison Mary Dorothy Molson en 1981 dans le cadre de la création du Parc régional de Bois-de-Saraguay.

5.1.2 Analyse de la valeur historique

L'univers de la haute bourgeoisie

La fin du 19^e siècle et le début du 20^e siècle a vu naître une classe restreinte de familles anglophones bourgeoises très fortunées qui ont fait de Montréal, à cette époque, la capitale commerciale et financière du Canada, grâce au développement économique en plein essor des domaines de la production industrielle, des biens de consommation et d'électricité, ainsi que du transport ferroviaire et maritime, sans oublier l'administration des puissantes banques et des compagnies d'assurance. D'autres fortunes sont liées aux journaux et aux commerces. Outre ces hommes d'affaires influents, des professionnels sont associés à cette élite : avocats, notaires, médecins et courtiers, n'en sont que quelques exemples. Par ailleurs, un des seuls «Canadien-français», fortuné et admis dans ce cercle de la très haute bourgeoisie anglophone, à cette époque, est le sénateur Louis-Joseph Forget.

«En 1900, le pouvoir et la richesse, au Canada, se concentraient dans les mains de quelques hommes seulement. Une cinquantaine de protestants anglais et écossais possédaient ou contrôlaient plus du tiers des chemins de fer, des banques, des usines, des mines et des autres entreprises qui constituaient alors la richesse économique du pays»⁴

Tel que mentionné précédemment, la vie mondaine des riches familles bourgeoises anglophones avec domestiques, cuisinières, gouvernantes, chauffeurs et jardiniers, était fastueuse, ponctuée de somptueuses réceptions et agrémentée d'activités sportives réservées à l'élite bourgeoise, sans oublier, la passion pour l'horticulture et, pour certain, l'élevage de cheptel de vaches et de chevaux de races à grande échelle.

À Saraguay, deux femmes semblent se démarquer dans cette vie mondaine, il s'agit d'Édith Reford, épouse de Hartland Brydges MacDougall courtiers en valeurs mobilières et de Mary Dorothy Molson, épouse de Hartland Campbell MacDougall également courtier en valeur mobilière. Ces deux femmes sont habituées à cette vie mondaine ayant été élevées, toutes les deux, dans cet univers de la très haute bourgeoisie anglophone montréalaise du « Mille carré doré », soit la famille de Robert Reford, propriétaire d'une importante compagnie de transport maritime : The Robert Reford Compagny Ltd. et de la famille d'Herbert Molson, président de l'empire Molson.

L'histoire de la propriété de Mary Dorothy Molson est intimement liée, à la propriété riveraine, où réside sa belle-mère, Edith Reford, et qui fera en sorte qu'elles se côtoieront pratiquement quotidiennement pendant plus de 40 ans, suite à son mariage, en 1928, avec Hartland Campbell MacDougall, le fils du couple Reford-MacDougall. L'horticulture fut une de leur passion commune comme nous le verrons au chapitre de la valeur contextuelle.

Appropriation des terres agricoles à des fins de villégiature

Grâce à leur fortune personnelle, une partie de cette catégorie privilégiée de la société, dont plusieurs possèdent, entre autre, leur résidence principale dans le «Mille carré doré», décide donc d'acheter, à cette époque, des terres agricoles en milieu rural, le long d'un cours d'eau, afin d'y construire de somptueuses maisons de villégiature qui, pour la plupart, constituent leur résidence secondaire.

Sur l'île de Montréal, cet intérêt se traduit par l'acquisition de vastes terres agricoles concentrées, d'une part, le long des rives du Lac Saint-Louis et du Lac des Deux Montagnes, en particulier dans le secteur du village de Senneville et, d'autre part, le long de la Rivière des Prairies, dans le secteur qui deviendra, en 1914, le village de Saraguay.

⁴ Westley, Margaret W. *Grandeur et déclin L'élite Anglo-Protestante de Montréal 1900-1950*, p. 18

Ce phénomène historique, il faut bien le dire, a eu pour effet de maintenir un cadre environnemental préservé de l'urbanisation dans un contexte rural champêtre. Ces résidences de villégiature, construites ou agrandies pour la plupart avant le krach économique de 1929, ont tous un commun dénominateur soit d'être vaste et somptueuse en tout point de vue. Toutes dessinées par des architectes réputés, elles sont implantées dans un environnement paysager enchanteur sur les berges d'un cours d'eau.

Dans le secteur du village de Saraguay, c'est avant tout aux activités équestres que la haute bourgeoisie anglophone utilise les terres agricoles à des fins de loisirs.

Les activités équestres

Les membres de cette bourgeoisie anglophones disposent d'importants moments de loisirs et leurs moyens financiers leur permettent d'aménager de fabuleux jardins, dont nous traiterons au chapitre de la valeur contextuelle, et d'immenses terrains pour des activités sportifs à la hauteur de leur rang dans la société.

«...sans doute en suivant l'exemple du sénateur Forget, du major Hooper et de Charles McEachrant, tous des cavaliers enthousiastes possédant des domaines près de Cartierville et de Senneville dans le nord-ouest de l'île, un certain nombre de Montréalais éminents achètent des propriétés dans la région et y élevèrent des chevaux pour les concours hippiques, la chasse et le polo. À Saraguay, une dizaine de familles possédaient de vastes propriétés contiguës. Ils y aménagent des champs de polo, des bois de chasse, des étables et des pistes d'équitation, ainsi que des piscines, des cours de tennis et des jeux de croquet. Formant une petite communauté, ils s'adonnaient à toutes ces activités ensemble et souvent en compagnie de leurs nombreux invités, qui étaient toujours heureux d'aller y passer un week-end. À l'époque, il y avait encore un assez grand nombre de domestiques, de gardiens et de valets pour permettre une telle vie de loisirs.⁵»

«Un club de polo, dont l'appellation semble avoir varié avec le temps (Back River Polo Club, Montreal Polo Club), était très fréquenté, avant la Seconde guerre mondiale, par les membres des familles bourgeoises montréalaises venues s'établir dans le secteur de Saraguay : Ogilvie, McLennan et autres. Tout comme les serres et les résidences des employés de Reford-MacDougall, les écuries étaient situées sur le côté sud du boulevard Gouin.»⁶

⁵ Westley, Margaret W., *Grandeur et déclin de l'élite anglo-protestante de Montréal 1900-1950*, p. 163

⁶ St-Georges Lise, *Les Jardins du Manoir MacDougall et du parc Gouin LeMesurier*, Étude historique, 1995, p. 17

«L'intérêt pour les chevaux est telle pour certains citoyens de Cartierville qu'en 1905, quelques personnalités en vue forment le Montreal Jockey Club qui est mieux connu sous le nom de Blue Bonnets. Plusieurs propriétaires de Cartierville dont Hartland Brydges MacDougall, Charles MacEachrane, Hugh Paton, Bartlett McLennan en sont les membres fondateurs.

Bartlett McLennan, résident de Saraguay, nous laisse bien voir dans son testament, l'importance des chevaux dans sa vie et celle de ces voisins, tous comme lui amateur de chevaux. En effet, il donne six mois de salaire à tous ses serviteurs qui ont travaillé à sa maison sur l'avenue Ontario (aujourd'hui rue du Musée), à son écurie personnelle ou à sa résidence de Cartierville. Il lègue à son ami Gavin Lang Ogilvie «All my share in any race horses we may own jointly and also my share in any cups these horses may have won». Cette dernière phraser illustre la valeur économique de ces animaux. De plus, il lègue à Hartland Campbell MacDougall «all my shares the capital stocks of the incorporated company which owns this property used by the Back River Polo Club...

Les membres de la famille MacDougall font partie de ces cercles d'amis qui s'intéressent autant à la chasse à courre que le polo et les courses de chevaux...»⁷

En somme, une bonne partie du territoire de Saraguay était un vaste champ de jeux équestres réservé à la haute bourgeoisie anglophone montréalaise.

Les domestiques

Lorsqu'on invoque la haute bourgeoisie, la vie quotidienne est animée par des acteurs et actrices indispensables dans ce monde de l'élite économique : les domestiques. Le personnel de soutien entourant les familles de la haute bourgeoisie est impressionnant et est une des caractéristiques principales dans l'univers de ce cercle restreint de la communauté anglophone montréalaise.

À cet effet, Margaret W. Westley dans son livre «Grandeur et Déclin – L'Élite anglo-protestante de Montréal 1900-1950», nous fait découvrir, tant soit peu, ce monde essentiel à l'existence de ces riches familles bourgeoises :

«Ce genre d'existence n'était possible que dans la mesure où des gens voulaient bien travailler comme domestiques, pour épousseter, nettoyer et polir; cuisiner et servir les repas, et faire la lessive; attendre jusqu'aux petites heures pour aider les invités à mettre leurs manteaux et leurs bottes; ramener les gens chez eux après un dîner ailleurs; puis se lever à six heures le lendemain matin pour tout recommencer.»⁸

⁷ Caron Denise, *La résidence Mary Dorothy Molson, 9095, boulevard Gouin Ouest*, p. 23

⁸ Westley, Margaret W., *Grandeur et déclin de l'élite anglo-protestante de Montréal 1900-1950*, p. 172

«Le nombre de domestiques variait évidemment selon les moyens de la famille. Dans le cas d'une très vaste maison et d'une grande fortune, il pouvait y en avoir douze treize, dont un majordome, un cocher, un valet de pied, un ou deux jardinier, une cuisinière, des femmes de chambre pour le rez-de-chaussée et l'étage, une fille de cuisine, une blanchisseuse, un garçon à tout faire, et l'aide requise à la nursery. Le minimum semble avoir été de six, pour une maison assez grande et dont les propriétaires donnaient beaucoup de réceptions, le plus souvent à grands frais, mais ne faisaient eux-mêmes aucun travail ménager ou manuel. Pour toute tâche nécessaire au bien-être physique des membres de la famille, on engageait quelqu'un. Les six domestiques essentiels étaient les suivants : une cuisinière, une nurse (ou gouvernante); deux servantes pour nettoyer, polir, servir les repas et aider la cuisinière; une blanchisseuse et un cocher-valet (ou un chauffeur quand les automobiles remplacèrent les chevaux)»⁹

Nous apprenons¹⁰ qu'en 1946, la maison Mary Dorothy Molson employait de 7 à 8 domestiques ainsi qu'un jardinier et un ouvrier pour l'entretien extérieur, dont certains habitaient dans la maison même. L'emploi de personnel de soutien pour assumer toutes les tâches domestiques est une des particularités qui animait le monde de la haute bourgeoisie dans leur quotidien.

«Leurs salaires étaient incroyablement bas. Même à la fin des années vingt, une blanchisseuse gagnait un dollar par jour; une bonne à tout faire recevait de dix à quinze dollars par mois, logée et nourrie, et devait travailler quinze heures ou plus par jour. Il n'y avait pas de vacances payées. En règle générale, un domestique avait congé un après-midi par semaine ainsi qu'un dimanche sur deux. Il n'est donc pas surprenant, même en tenant compte de l'inflation des soixante dernières années, que la plupart des familles éminentes aient pu se permettre ce style de vie. Pour l'assurer, les employeurs se consultaient constamment au sujet des salaires de leurs domestiques, établissant ainsi un «taux raisonnable» reconnu par toute la communauté...»¹¹

En faite, sans les domestiques, la vie mondaine de la haute bourgeoisie était impossible, voire impensable. Un pan de l'histoire de la haute bourgeoisie montréalaise le doit à ces femmes et hommes qui ont été des acteurs importants dans le déroulement de la vie quotidienne de cet univers de l'élite anglophone.

⁹ Westley, Margaret W., *Grandeur et déclin de l'élite anglo-protestante de Montréal 1900-1950*, p. 174

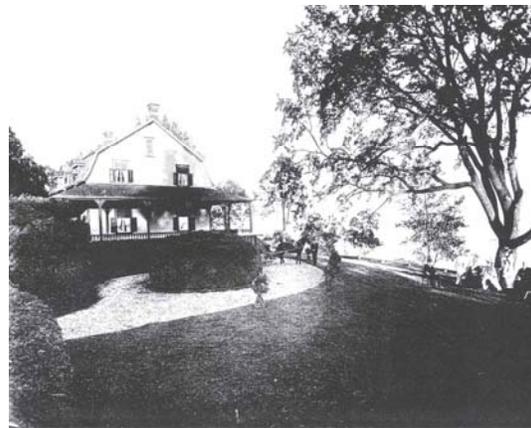
¹⁰ St-Georges, Lise, *LES JARDINS DU MANOIR MACDOUGALL ET DU PARC GOUIN LEMESURIER, Étude historique*, mai 1995, p. 32

¹¹ Westley, Margaret W., *Grandeur et déclin de l'élite anglo-protestante de Montréal 1900-1950*, p. 175

Les structures familiales et foncières des Brydges, MacDougall, Molson et Reford

Les premiers MacDougall à s'installer dans le secteur de Saraguay sont Grace Brydges et George Campbell MacDougall, mariés en séparation de biens, en 1875. De leur mariage naît, en 1876, Hartland Brydges MacDougall, leur enfant unique. C'est Grace Brydges qui achète, en 1880, une partie du lot 101 et une partie du lot 102 du cadastre de la paroisse de Saint-Laurent, correspondant, grosso modo, aux limites de l'actuel terrain du parc Gouin LeMesurier.

Nous ne savons pas si le couple Brydges-MacDougall y fait construire une maison, mais quatre ans plus tard, soit en 1884, dans la déclaration du décès de Grace Brydges, et de la transmission de ses biens à son fils mineur, Hartland Brydges MacDougall, âgé de sept ans, l'immeuble légué ne contient aucun bâtiment. On peut donc supposer que George Campbell MacDougall, son père, aurait probablement fait construire une première maison entre 1884 et 1892, date de son décès, puisque les archives Notman conservent des photographies datant de 1894 de ce qui semble avoir été cette première résidence MacDougall.



Nous avons peu d'information relative à la structure immobilière pour la période s'étendant entre 1884 et 1912. Néanmoins, nous savons qu'Hartland Brydges MacDougall possède, au moment de son mariage avec Edith Reford, en 1899, une propriété à Saraguay, qu'il a hérité de ses parents, et sur laquelle il a fait construire une somptueuse maison de campagne, avant 1912, qu'il nomme *Ashentee* et qui était située au 9075, boulevard Gouin Ouest.

L'épouse de Hartland Brydges MacDougall, Édith Reford, fille de Robert Reford, riche armateur, a, quant à elle, fait l'acquisition, en 1922, en co-propriété avec un voisin, Gavin Lang Ogilvie, de plusieurs lots à Saraguay, dont une partie du lot 102 de la paroisse de Saint-Laurent, contiguë à la maison de campagne des Reford-MacDougall.

Le couple Reford-MacDougall donnera naissance à cinq enfants dont Hartland Campbell MacDougall, l'ainé qui deviendra courtier en valeurs mobilières

(stockbroker), tout comme l'ont été son père et son grand-père, lorsqu'il épouse, en 1928, Mary Dorothy Molson, fille du lieutenant colonel Herbert Molson, président de la brasserie Molson.

En 1930, Mary Dorothy Molson fait ériger sur une partie du lot 102, une nouvelle résidence, sise au 9095, boulevard Gouin Ouest, sur un terrain dont elle n'est pas propriétaire. Ce terrain appartient toujours en copropriété à sa belle-mère, Edith Reford, et à Gavin Lang Ogilvie. On peut penser que, pour Mary Dorothy Molson, cette situation immobilière est précaire. Cette fragilité est augmentée avec le krach boursier du 24 octobre 1929. En cas de vente ou faillite des propriétaires du terrain, elle peut perdre cette résidence.

«Le 26 novembre 1930, lors d'un partage des biens immobiliers entre copropriétaires, Edith Reford récupère toute la partie ouest du lot 102 de la paroisse de Saint-Laurent. Elle devient donc la seule propriétaire du terrain. En cette même journée, Edith Reford donne à son fils une partie de ce terrain sur le quel est érigé un bâtiment (la maison Mary Dorothy Molson). Elle annule cette donation à peine un an plus tard, soit le 6 octobre 1931 pour offrir le terrain à sa bru, Mary Dorothy Molson. Il est bien spécifié dans cet acte notarié que Edith Reford (sa belle-mère) ou Hartland Campbell MacDougall (son mari) n'ont aucun droit sur les bâtiments qui y sont construits.

Par cet acte notarié, la maison et le terrain appartiennent à une seule et même personne Mary Dorothy Molson.»¹²

À la fin de l'année 1931, la situation financière des MacDougall semble fragile en cette époque de crise économique, puisque Hartland Brydges MacDougall, son beau-père, doit emprunter une somme de 50 000\$, montant considérable pour l'époque, à Herbert Molson nul autre que le père de Mary Dorothy.

«Il est sans doute raisonnable de penser que Mary Dorothy Molson a voulu protéger ses investissements et régulariser sa situation immobilière le plus rapidement possible. Étant la seule propriétaire et étant mariée en séparation de biens, peu importe la situation financière de son mari, elle peut maintenant conserver le terrain et la maison sans crainte.»¹³ Cette maison devient, dès lors, leur résidence principale.

«Par ailleurs, bien qu'il s'agisse d'une résidence principale, son implantation sur la rive de la rivière à proximité d'autres membres de cette bourgeoisie montréalaise nous laisse plutôt croire à une implantation de villégiature d'autant plus que cette résidence est située loin du centre-ville.»¹⁴

¹² Caron Denise, *La résidence Mary Dorothy Molson, 9095, boulevard Gouin Ouest*, p.34

¹³ Idem, p.34

¹⁴ Idem, p.39

En 1936, le couple Molson-MacDougall, qui a eu quatre enfants, fait agrandir leur résidence selon les plans de l'architecte A.T. Galt Durnford, qui avait conçu la partie originale du bâtiment.

En octobre 1952, Edith Reford, vend à Mary Dorothy Molson pour 1\$ la partie à l'extrémité ouest du lot 102 soit le boisé au nord du boulevard Gouin jusqu'aux limites du lot 107 ainsi qu'une parcelle de terre de 31 pieds, située entre la propriété de Mary Dorothy Molson et la propriété de son beau-père Hartland Brydges MacDougall.

Au moment du décès de Hartland Brydges MacDougall, en 1947, le couple Reford-MacDougall habite en permanence leur résidence située au 9075, boulevard Gouin Ouest. Edith Reford continuera d'y habiter en permanence pendant vingt-trois ans jusqu'à son décès en 1970. Cette résidence fut démolie peu de temps après et la propriété vendue en 1974 par la succession d'Édith Reford au promoteur Kaufman & Broad (Québec) Limited.

Le couple Molson-MacDougall, quant à eux, ont dû quitter leur résidence du 9095, boulevard Gouin Ouest peu de temps après, puisqu'au moment où Mary Dorothy Molson vend, en 1974, sa propriété au promoteur Kaufman & Broad (Québec) Limited, elle habite en permanence sur l'avenue Cedar à Montréal. Mary Dorothy Molson décède au début des années 1990.

Le boisé à l'extrémité ouest du lot 102 est vendu, quant à lui, en 1981 à Les Constructions La Para Inc.

Finalement, la Communauté Urbaine de Montréal devient propriétaire de la maison Mary Dorothy Molson, le 30 novembre 1981, dans le cadre de la création du Parc régional du Bois-de-Saraguay, qui fut rebaptisé Parc-nature du Bois-de-Saraguay en 2002.

5.2 VALEUR ARCHITECTURALE

5.2.1 Authenticité

La maison Mary Dorothy Molson présente un intérêt exceptionnel par la qualité de son architecture (conception, matériaux et exécution) et possède un haut degré d'authenticité et d'intégrité.

Bien que le bâtiment ne soit pas occupé à des fins d'habitation depuis plus de 25 ans, les espaces intérieurs ayant été préservés, pratiquement, dans son ensemble, tels que conçus originalement, on peut considérer que sa fonction d'origine résidentielle est toujours présente, les lieux étant utilisés occasionnellement à des fins de scènes cinématographiques.



Salon



Salle à manger



Hall d'entrée

À l'extérieur, tant la partie du corps central que l'aile secondaire adjacente au côté est de la maison ont conservé la volumétrie et leurs caractéristiques architecturales d'origine : toiture recouverte de bardeaux d'ardoise noire percée de lucarnes, murs extérieurs en moellon grossièrement équarri avec boiseries d'ornementation peint, portes et fenêtres en bois d'origine, cheminés authentiques et solins en cuivre.

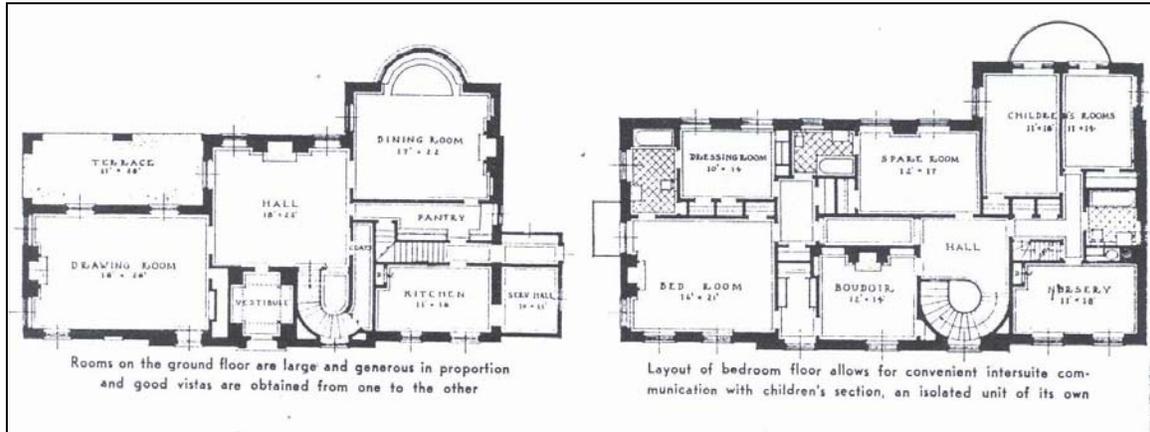


Portail

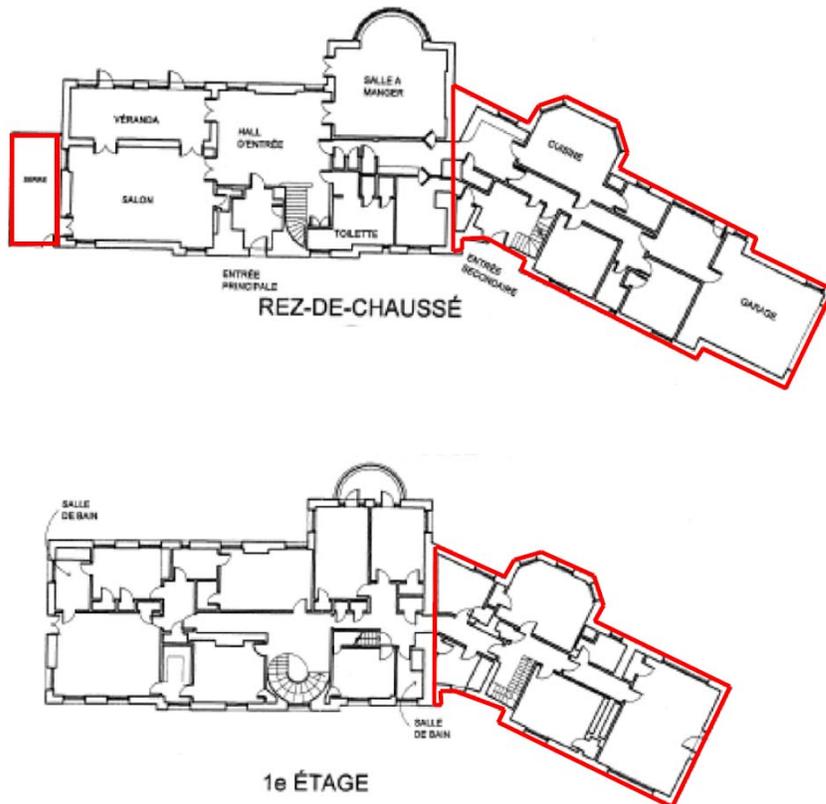


Corps central

La partie du corps central a été construite vers 1930 selon les plans et devis de l'architecte A. T. Galt Durnford.



En 1936, la maison est agrandie par l'adjonction de l'aile secondaire, du côté est et d'une serre du côté ouest, selon les plans et devis, également, de l'architecte A. T. Galt Durnford. L'aménagement de l'ensemble des pièces est celle qui existe toujours aujourd'hui, après plus de 70 ans. La conservation des pièces intérieures tel quelle est un phénomène relativement rare pour ce type de résidence, sujet à des transformations majeures afin de répondre à des normes fonctionnelles adaptées au besoin de la vie familiale contemporaine.



5.2.2 État physique

La Direction des sports, des parcs et des espaces verts du Service du développement culturel, de la qualité de vie et de la diversité ethnoculturelle, a constaté l'état physique de la maison Mary Dorothy Molson et a évalué le coût préliminaire des travaux de rénovation nécessaires pour assurer la préservation, la rénovation ou la restauration.

Des travaux d'entretien préventif ont été exécutés pour minimiser sa détérioration. Le bâtiment a été occupé pour une courte période de temps par la Société de verdissement et est loué occasionnellement à des fins de tournage cinématographique.

La transformation du bâtiment à des fins publiques pour un usage à préciser implique des travaux majeurs de réfection des systèmes électromécaniques (ventilation, chauffage, climatisation, plomberie et électricité), une mise à niveau des composantes intérieures et extérieures du bâtiment, ainsi que les modifications requises pour se conformer aux exigences des codes de construction principalement au niveau des issues.

Le coût budgétaire préliminaire de ces travaux serait d'environ 1 500 000,00 \$. Compte tenu du nombre d'étages, il est fort probable que l'intégrité volumétrique du bâtiment serait altérée par les moyens d'évacuation telles les cages d'escalier d'issue.

La conservation de l'usage résidentiel pourrait entraîner des coûts minimaux de rénovation d'environ 200 000,00 \$ (mise à niveau des systèmes électromécaniques, réfection des finis intérieurs et de l'enveloppe).

5.2.3 Concepteur

Alexander Tilloch Galt Durnford est né à Montréal en 1898. En 1922, il gradue à l'Université de McGill avec un baccalauréat en architecture. Après avoir travaillé quelques années à New York pour les firmes d'architectes G.B. Post and Sons, puis Delano and Aldrich, Durnford revient à Montréal pratiquer l'architecture à partir de 1924.

De 1924 à 1934, A.T. Galt Durnford possède sa propre firme d'architecture où il y pratique, seul, son art. En 1934, il s'associe avec Harold Lea Fetherstonehaugh. Puis en 1946, se joignent à leur atelier d'architecture, Richard E. Bolton et R.V. Chadwick. Il a participé à la Deuxième guerre mondiale à titre de Lieutenant-commandant et réside à Ottawa durant le conflit. Il a été membre de la *Royal Architecture Institute of Canada* et de la *Royal Institute of British Architects*. En 1964, A.T. Galt Durnford, à l'âge de 66 ans, se retire de la firme d'architecte Durnford, Bolton, Chadwick et Ellwood. Il décède en 1973.

5.2.4 Œuvre du concepteur

Les archives de l'Université de McGill, détiennent un peu moins d'une centaine de projets d'architecture réalisés par A.T. Galt Durnford. La majorité de sa production touche l'architecture domestique rurale et urbaine, particulièrement à Westmount et dans la région montréalaise. Il a réalisé, également plusieurs projets d'agrandissement et de construction neuve de maisons de campagnes, notamment à Grand Métis et dans les Laurentides.

Le *Répertoire d'architecture traditionnelle sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal*, au chapitre *Les résidences*, a retenue trois de ses réalisations soient : La maison John R. McDougall (1928), sise au 1410, Redpath Crescent, la maison Mary Dorothy Molson (1930), située au 9095, boulevard Gouin Ouest et la maison Denis Stairs (1930), située au 841, avenue de Lexington. Selon Sotheby's international Realty une quatrième résidence située sur le Chemin Belvedere à Westmount, serait l'œuvre de l'architecte A.T. Galt Durnford.



Maison John R. MacDougall



Maison Denis Stairs



Maison Mary Dorothy Molson



Maison chemin Belvedere

L'architecte Durnford a été influencé par le style néo-géorgien à son apothéose dans les années 1930. Le style épuré de l'ornementation de la maçonnerie et de la décoration en boiserie extérieure, la symétrie des ouvertures dans la

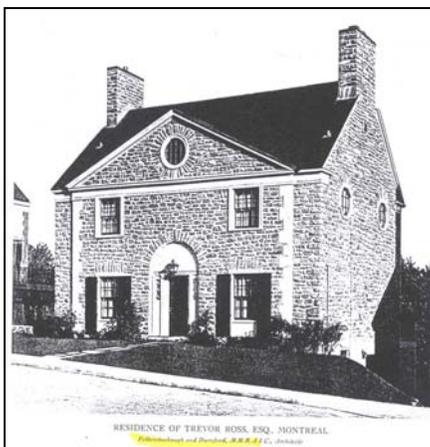
composition des façades avec, cependant, une caractéristique propre à Durnford, soit l'utilisation de la maçonnerie extérieure en moellon grossièrement équarrie au lieu de la brique ou la pierre de taille, sont les principales caractéristiques qui s'apparentent au style néo-géorgien et qui ont influencé cet architecte.

Vers 1930, celui-ci a obtenu le premier prix de l'Institut Royal d'Architecture du Canada dans la catégorie des résidences de moins de 25 000 \$ pour la maison John R. McDougall ainsi qu'une mention honorable dans la catégorie des intérieurs domestiques pour la maison Mary Dorothy Molson. La firme d'architectes Fetherstonhaugh et Durnford Architects a, quant à elle, remporté la médaille d'argent de l'Institut Royal d'Architecture du Canada, en 1938, pour le projet du Douglass Hall de l'université de McGill à Montréal.



Douglass Hall, photos archives Université McGill (1940)

Par ailleurs, à Montréal, on retrace deux autres projets de constructions résidentielles, aujourd'hui disparues, réalisées par la firme d'architectes Fetherstonhaugh et Durnford Architects, soient la maison Trevor Ross et la résidence de H. L. Fetherstonhaugh.

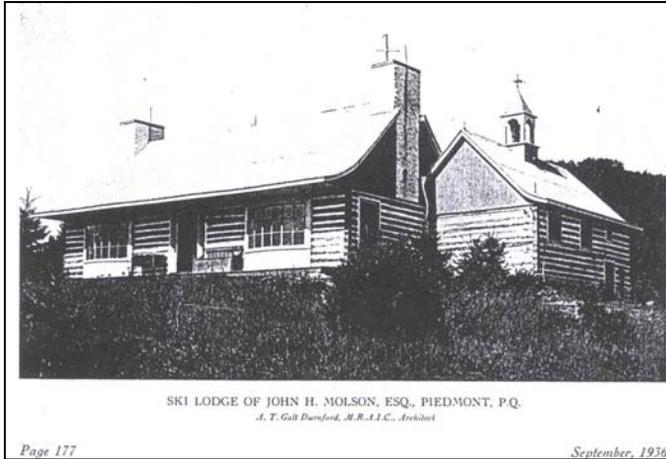


Maison Trevor Ross



Résidence de H. L. Fetherstonhaugh

Dans les Laurentides, à Piedmont, A.T. Galt Durnford, a réalisé un étonnant chalet en pièce sur pièce à queue d'aronde pour John H. Molson, tel que montré dans *The Journal, Royal Architectural Institute of Canada* de septembre 1936.



Chalet John H. Molson

En 1926, à Grand Métis, Eslie Reford, belle-sœur d'Édith Reford confie à A.T. Galt Durnford le soin d'agrandir la maison Estevan, aujourd'hui située dans le prestigieux parc privé, *Les Jardins de Métis*.



Source www.loiusetanguay.com



Source www.jardinsmetis.com

À Arvida, la firme d'architectes Fetherstonhaugh et Durnford Architects réalise plusieurs projets résidentiel et commercial dont, notamment le Saguenay Inn, en 1939.



Manoir du Saguenay, vers 1945
(ANOC, SHS, P2, F7, Album 10.1, p. 21)

De toute évidence, A.T. Galt Durnford a connu, comme architecte, une carrière particulièrement productif entre 1924 et 1964, année où il prend sa retraite. Parmi sa clientèle, on retrouve plusieurs familles de la haute bourgeoisie anglophone montréalaise dont, notamment les Molson, Reford et MacDougall.

Au niveau architectural, dans les années 1930, une des particularités de l'œuvre de l'architecte A.T. Galt Durnford, est le recours au style néo-géorgien dans la composition des façades extérieures des bâtiments résidentiels avec traitement des façades en maçonnerie de moellon en calcaire grossièrement équarrie.

5.2.5 Production courante

La maison Mary Dorothy Molson s'inscrit, par rapport à la production courante de l'époque, sous deux points de vue : au niveau formel par son style néo-géorgien avec maçonnerie de moellon en calcaire grossièrement équarrie et au niveau fonctionnel par sa typologie relative aux somptueuses résidences de villégiature implantées le long d'un cours d'eau.

Point de vue formel

Selon François Remillard, le style néo-géorgien, a été introduit à Montréal dans les années 1900 et s'est poursuivi jusque dans les années 1930.

«À la fois tributaire des principes de l'École des Beaux-Arts et du «retour aux sources» de la communauté anglo-saxonne, le style néo-géorgien constitue une alternative moins coûteuse aux styles néo-baroque anglais et néo-Tudor, qui marie deux courants à la mode, ce qui ne sera pas sans déplaire aux indécis.

Le style néo-géorgien nous est parvenu, et des Etats-Unis, où l'on s'inspire volontiers du Georgian Colonial populaire dans les treize colonies au XVIIIe siècle, et de l'Angleterre, là où il est né à la fin du XVII siècle. Montréal a donc connu un mélange des deux sources... »¹⁵



Maison style néo-géorgien, 28th Street, Londres

¹⁵ Remillard, François, *L'architecture de Montréal : guide des styles et des bâtiments*, 2007

Le style néo-géorgien est caractérisé par un choix judicieux des matériaux de finition et la sobriété des éléments architecturaux de qualité qui projette une image harmonieuse et homogène dans la composition de la façade principale où la symétrie des ouvertures est rigoureusement centrée dans un axe préétabli.

Sur l'île de Montréal, le Répertoire d'architecture traditionnelle au chapitre des résidences, identifie 8 maisons qui s'apparentent au style néo-géorgien que l'on retrouve en Angleterre.



3044, chemin Saint-Sulpice, Montréal

photo 1978



757, avenue Lexington, Westmount

photo 1986



246, avenue Cedar, Westmount

photo 1984



841, avenue Lexington, Montréal

photo 1987



51, Belvedere Circle, Westmount

photo 1986



3262, avenue Cedar, Westmount

photo 1984



163, chemin Senneville, Village de Senneville

photo 1986



9095, boulevard Gouin ouest, Montréal

photo 1987

Quant au corps principal de la maison Marie Dorothy Molson, avec son avant-corps surmonté d'un fronton triangulaire, percé d'un œil-de-bœuf et son portail en bois peint, coiffé d'un fronton brisé à l'aileron où s'insère une sorte d'emblème d'armoirie, elle possède bien les éléments architecturaux qui s'apparentent au style néo-géorgien. L'utilisation de la maçonnerie de moellon en calcaire grossièrement équarrie avec des joints brisés, au lieu de la brique, donne, par sa texture et sa couleur, un regard beaucoup plus doux à l'ensemble des bâtiments inspirés du style néo-géorgien.



Avant-corps

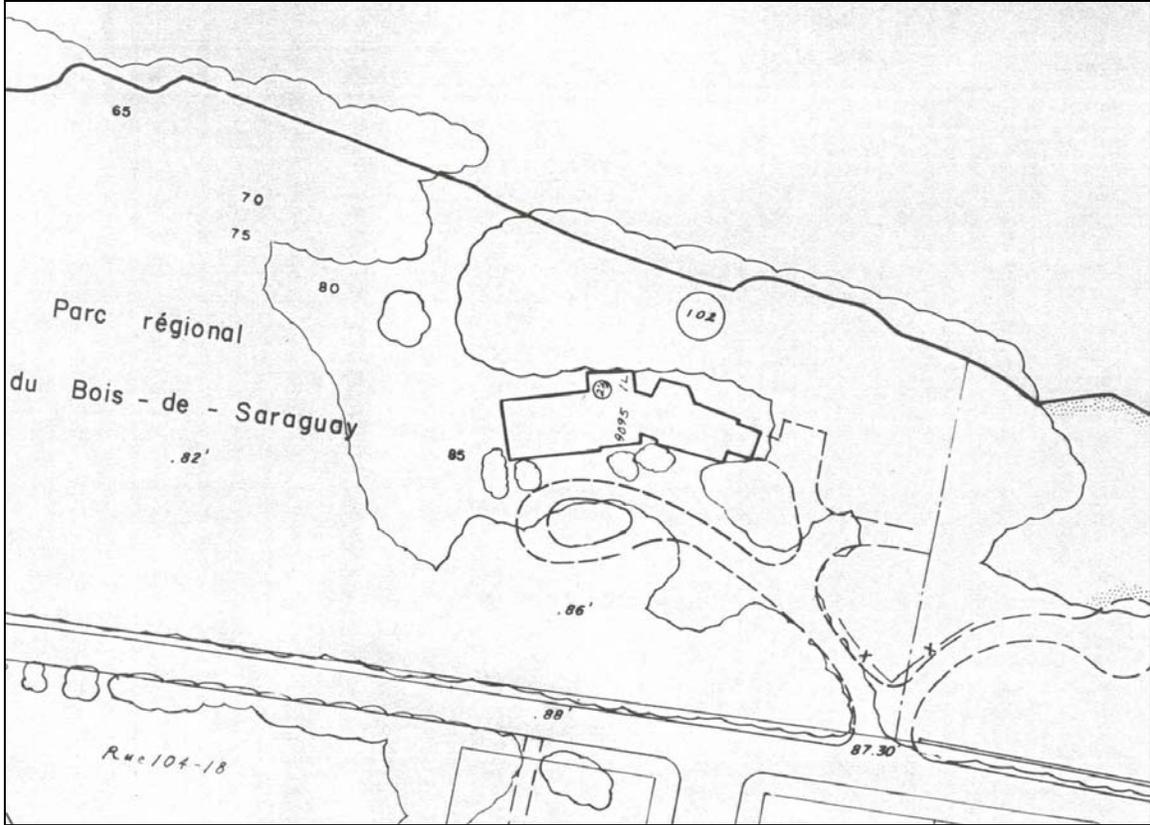


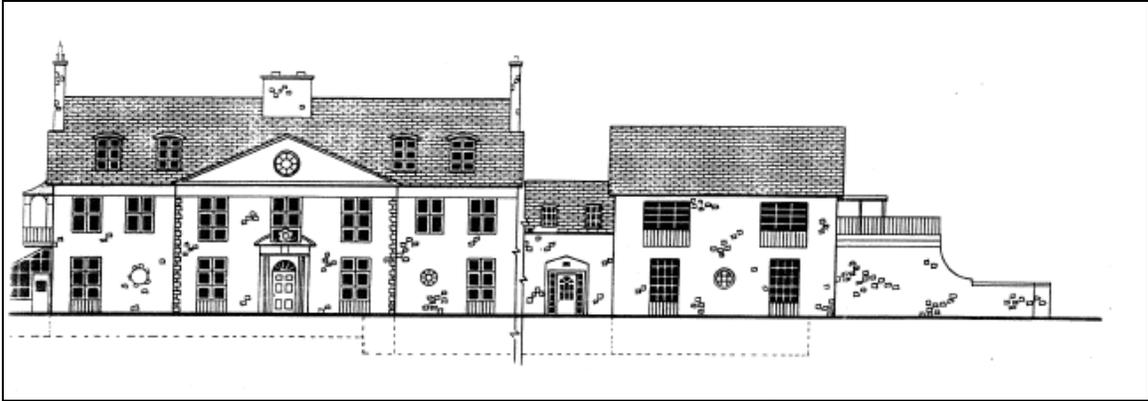
portail



À cet effet, le corps principal de la maison Mary Dorothy Molson est un des plus beaux exemples et témoins de résidences connues sur l'île de Montréal ayant une composition architecturale inspirée du style néo-géorgien. Par ailleurs, la maison Mary Dorothy Molson est la seule résidence en pierre, de style néo-géorgien, parmi les maisons dites de villégiatures implantées le long d'un cours d'eau sur île de Montréal.

Le corps principal du bâtiment, qui correspond à la partie de la construction avant l'agrandissement, est composé de 3 niveaux hors sol avec vide sanitaire et une partie de sous-sol excavé, tandis que la partie agrandie, greffée dans un axe de 15° par rapport au corps principal, comporte 2 niveaux hors sol et un sous-sol. Le toit est à double versant percé de lucarnes.

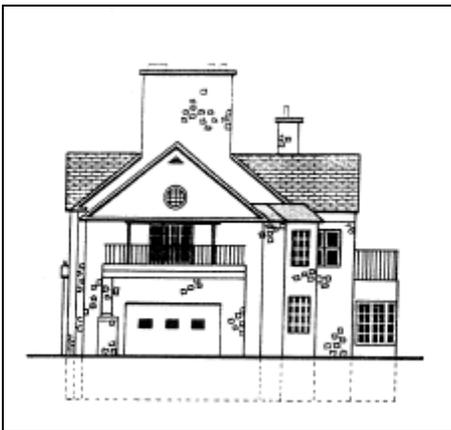




Façade avant



Façade arrière



Façade est



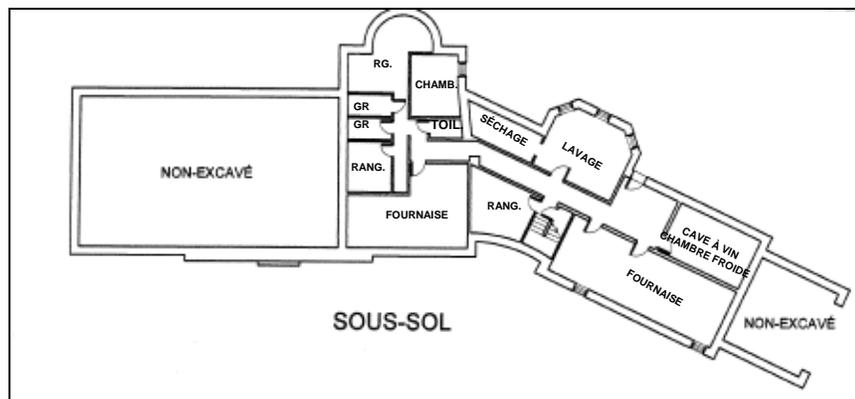
Façade ouest

Point de vue fonctionnel

Nous avons vu précédemment, que des membres de la haute bourgeoisie anglophone font l'acquisition de vastes terres agricoles concentrées, d'une part, le long des rives du Lac Saint-Louis et du Lac des Deux Montagnes, en particulier dans le secteur du village de Senneville et, d'autre part, le long de la Rivière des Prairies, dans le secteur qui deviendra, en 1914, le village de Saraguay.

Au niveau fonctionnel, nous avons vu également que ces résidences de villégiature, construites ou agrandies pour la plupart avant le krach économique de 1929, ont tous un commun dénominateur soit d'être vaste et somptueuse en tout point de vue. Toutes dessinées par des architectes réputés, elles sont implantées dans un environnement paysager enchanteur sur les berges d'un cours d'eau.

La maison Mary Dorothy Molson comporte 60 pièces dont 27 sont habitables et 33 non habitables, notamment, les 6 salles de bain, les 2 vestibules, la buanderie, le vaste garage et les espaces de rangement.



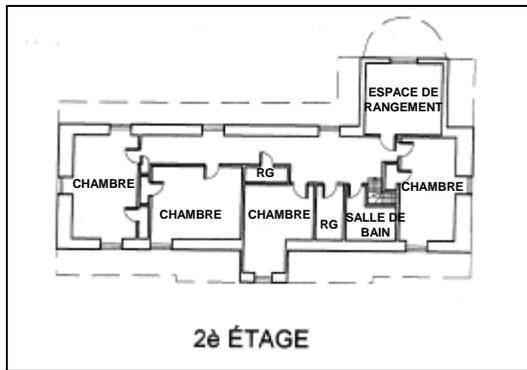
1 – Pièce habitable :

1- Chambre

11 – Pièces non habitables :

1- Chambre froide, 1- Salle de lavage, 1- Salle de séchage,

2- Chambres à fournaise, 1- Toilette, 4- Espaces de rangement, 1- Corridor



4 – Pièces habitables : 4-Chambres à coucher

5 – Pièces non habitables : 1-Salle de Bain, 3-Espaces de rangement, 1-Corridor.

LES RÉSIDENCES DE VILLÉGIATURES COMPARABLES

Afin de situer la maison Mary Dorothy Molson, dans le contexte de ces somptueuses résidences de villégiatures, nous allons examiner, dans un premier temps, le secteur du village de Saraguay où étaient implantées six de ces maisons, puis, dans un deuxième temps, visualiser les dix maisons érigées le long des berges du Lac des Deux Montagnes dans le village de Senneville, ainsi que la seule maison de villégiature comparable que nous avons repérée le long de la rive nord du Lac Saint-Louis, dans la municipalité de Pointe-Claire, mais non la moindre, puisqu'il s'agit de la plus vaste de toutes les résidences identifiées dans le répertoire d'architecture de la C.U.M., avec une superficie de plancher de 3 243 m², soit près de 3 fois la superficie de la maison Mary Dorothy Molson.

Dans le secteur du village de Saraguay, le long de la Rivière des Prairies, le compte de taxe de 1939 nous indique que seulement six luxueuses maisons sont implantées dans le village de Saraguay (figure B). De ces six bâtiments existants, à cette époque, il ne reste aujourd'hui que la maison Mary Dorothy Molson et l'ancienne maison de G. L. Ogilvie. À moindre échelle, subsiste l'ancienne maison de R. C. L. Gault (Dr. J. W. Duncan), aujourd'hui la propriété des Sœurs de Sainte-Marceline, et la maison du chauffeur de William Watson Ogilvie, riche propriétaire d'une minoterie à Montréal, dont la somptueuse résidence secondaire, construite sur la rive sud de la Rivière des Prairies à Saraguay, fût démolie en 1985. En 1939, les trois autres maisons secondaires, qui ont été démolies ultérieurement, appartenaient aux familles MacEachran, MacDougall-Reford et Gordon. Quant à Hugh Paton, qui fut le premier maire du village de Saraguay, il établit son imposante résidence secondaire, aujourd'hui démolie, sur une île en face de Saraguay, désignée sous le nom de «The Island», actuelle île Paton, en plus de posséder l'île aux Chats et plusieurs terres dans le village de Saraguay.



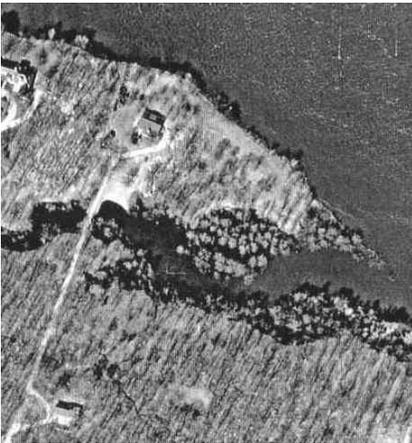
Figure B Montage photographies aériennes 1948



Maison Mary Dorothy Molson



Maison G.L. Ogilvie



Maison R.C.L. Gault (Duncan)



Propriété des sœurs de Sainte-Marceline



Maison du Chauffeur (Domaine W.W.Ogilvie)





Maison W.W. Ogilvie



Maison MacEachran



Maison Gordon



Maison Reford-MacDougall



Résidence de Hugh Paton, L'Abord-à-Plouffe, près de Montréal, QC, 1921 © Musée McCord

Dans le secteur de Senneville, aux abords de la rive du Lac des Deux Montagnes, on y retrace, aujourd'hui, la présence que de dix de ces luxueuses résidences de villégiature. Quant à celles construites sur la rive du Lac Saint-Louis, nous avons pu qu'en retracer qu'une seule.



Localisation des maisons de villégiatures à Senneville

1- La maison Dow (vers 1890, agrandie)
140, chemin Senneville



2- La maison John Bethune Abbott (1897-98, agrandie 1920?)
163, chemin Senneville



3- La maison John J. C. Abbott (vers 1865, agrandie entre 1898 et environ 1911)
170, chemin Senneville



Site du fort de Senneville (1702-1703)
168, chemin Senneville



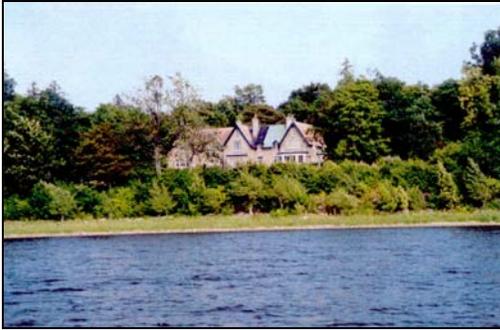
4- La maison John Launcelot Todd (1911-13)
180, chemin Senneville



5- La maison Donald Forbes Angus (1926)
200, chemin Senneville



6- La maison Charles Meredith (vers 1890, agrandie entre 1897 et 1909)
202, chemin Senneville



7- La maison Harry Abboth (1892, agrandie 1900)
240, chemin Senneville



8- Maison ? (1894, modifié)
246, chemin Senneville



9- La maison Frederick Cleveland Morgon (1912)
264, chemin Senneville



10-La maison Louis-Joseph Forget (1900)
292, chemin Senneville



RIVE DU LAC SAINT-LOUIS

Maison Charles Westley Maclean (1915-16)
(Stewart Hall)
176, chemin Bord du Lac-Lakeshore, Pointe-Claire



5.3. VALEUR CONTEXTUELLE

5.3.1. Aménagement du terrain

L'aménagement du terrain de la maison Mary Dorothy Molson est, somme toute, exceptionnel, bien que les jardins de fleurs ont disparu de l'aménagement paysager de l'époque. La maison est située en retrait par rapport au boulevard Gouin Ouest et est entourée d'un grand espace gazonné planté d'arbres matures plus que centenaire. Avec un accès direct sur les berges de la Rivière des Prairies, un mur de soutènement, en moellon, est érigé sur toute la largeur du terrain avec sentier et escalier en pierre permettant d'accéder au plan d'eau. À l'instar des composantes de propriétés bourgeoises, un mur de pierre, qui longe le boulevard Gouin, délimite clairement les limites du site et son caractère privé.



Toutefois, l'étude historique «*LES JARDINS DU MANOIR MACDOUGALL ET DU PARC GOUIN LEMESURIER*» réalisée par Lise St-Georges, historienne, nous fait découvrir l'ampleur des aménagements paysagers, réalisés par Mesdames Molson et Reford, tout les deux passionnées par l'horticulture. Ainsi, on apprend que l'aménagement original de leurs jardins, réalisé vers 1930, présente des différences notables et qu'il s'agit bien de deux entités différentes et non pas d'un seul jardin qui serait réparti sur les deux sites.

«Les deux propriétés n'étaient pas séparés, entre elle, par une clôture ou un mur. Elles étaient délimitées par une petite cuvette dans laquelle avait été aménagé le chemin des employés (3). Ce sentier commençait par un escalier, situé à proximité des entrées des sites, pour ensuite se diriger vers la rivière, et se diviser en direction des portes des employés, à l'arrière des résidences MacDougall. Au bout de ce sentier, était une remise surmontée d'une cloche qui servait à l'appel des travailleurs (4)...

Dans les deux jardins, la pierre des champs est très présente dans les aménagements. Les employés allaient la chercher dans les bois avoisinants. Cette pierre contribue à suggérer un aspect rustique, naturel, aux aménagements. Elle est utilisée pour la confection de bancs, de murs, de sentiers (pas), d'escaliers et des piliers de la pergola Reford-MacDougall. Afin aussi de suggérer cette atmosphère champêtre, les propriétaires aménagent le long des murs parallèles au boulevard Gouin, des jardins sauvages qui nécessitent peu d'entretien (5)...

...Le jardin Molson-MacDougall était principalement destiné à la promenade, et à être un lieu de réception. L'aménagement d'un chemin d'accès et un tourne-bride en asphalte (6), ainsi que celui de nombreux espaces de stationnement, peuvent témoigner d'une vie sociale particulièrement active...

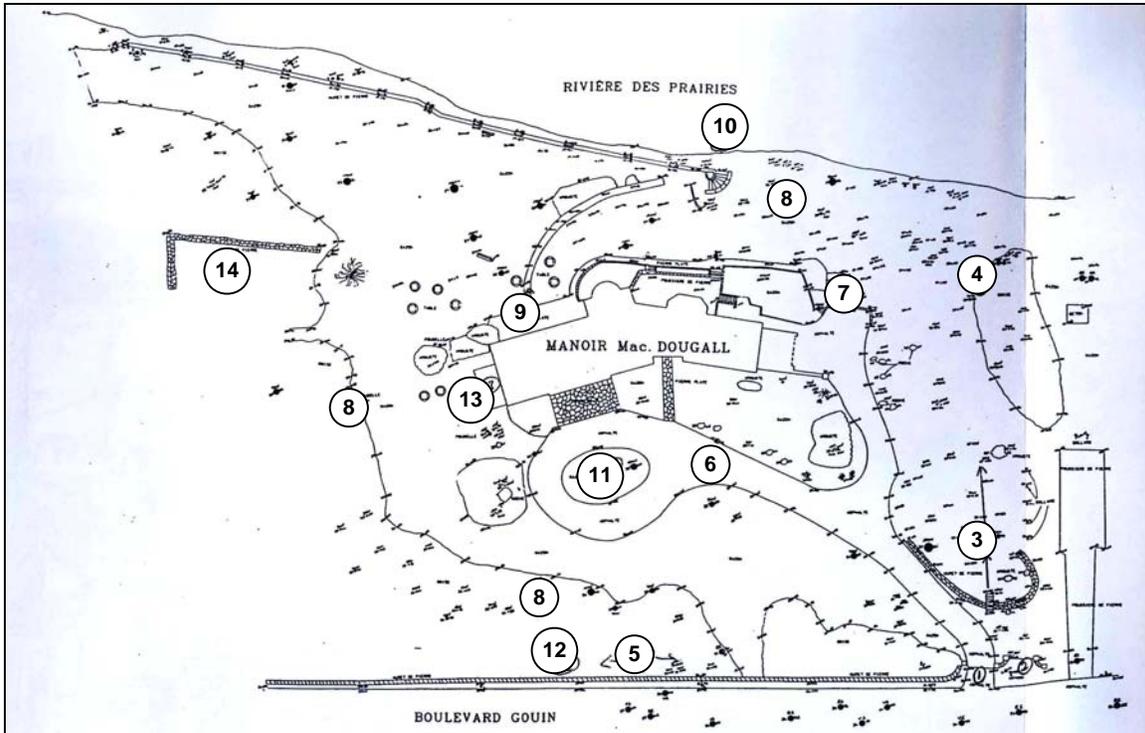
...le jardin a servi d'aire de jeux à leurs quatre enfants. Selon M. Denis, l'aire de jeux était clairement délimitée au nord-est du site, près du chemin et de l'entrée des employés (7). Elle était à proximité de la partie du manoir destinée à la «nursery».

Ce jardin se caractérise par son aspect dégagé favorisant l'ensoleillement. Tout autour de la maison, dominant le gazon, les sentiers de pierre, les plates-bandes. Les arbres, les fougères ou les lits de fleurs se trouvent plutôt aux limites du site : le long du mur de pierre en bordure de la rue, le long de la rivière et à l'ouest, aux limites du boisé (8).

La rivière est accessible à partir d'un chemin en pierres plates qui part du patio (9) aménagé à l'arrière de la salle à dîner pour se terminer par un escalier descendant vers l'eau. La galerie attenante au patio était munie de moustiquaires afin de permettre aux utilisateurs de profiter d'un point de vue vers la rivière tout en étant à l'abri des insectes. Sur le bord de l'eau, les Molson-MacDougall avaient aménagé un quai flottant qui servait à l'amarrage des yachts (10).

Devant l'entrée principale du manoir, au centre du tourne-bride asphalté, madame Molson avait fait aménager un jardin de roses au milieu duquel était un bassin pour les oiseaux (11). On pouvait traverser cet îlot circulaire grâce à des pas, faits de pierres des champs. Dans le même axe, incorporé au mur, était un banc en pierre (12). Durant les dernières années où les MacDougall ont résidé

au manoir, le jardin de roses a été démantelé et remplacé par un couvre-sol en pervenche. La serre attenante au mur ouest du manoir existe toujours (13). À proximité du boisé, était un jardin de fleurs coupées qui était délimité par des murets de pierre (14)»¹⁶



Tourne-bride



Rosiers près de la serre

Photos Hartland Molson MacDougall

¹⁶ St-Georges, Lise, LES JARDINS DU MANOIR MACDOUGALL ET DU PARC GOUIN LEMESURIER, Étude historique, mai 1995, p. 33-34

Quant au jardin des Reford-MacDougall, Lise St-Georges signale qu'Edith Reford était la sœur de Robert Wilson Reford et la belle sœur d'Elsie Meighen qui ont entrepris le projet d'aménagement des Grands Jardins de Métis.

«...Nous pouvons supposer qu'Édith Reford, comme elle le faisait depuis son enfance, allait tous les étés à Métis et pouvait admirer la progression de ce projet. Pendant de nombreuses années, madame Reford ramènera régulièrement des boutures et des oignons de plantes de Métis qu'elle fera pousser à Saraguay. Rappelons que le jardin Reford-MacDougall ne se limitait pas à celui aménagé sur le site du parc Gouin LeMesurier mais était complété par deux serres, un potager et un jardin de fleurs à couper de l'autre côté du boulevard Gouin, à proximité des résidences des employés et des écuries.»¹⁷

5.3.2 Cadre environnant

Bien avant que les Sulpiciens, seigneurs de l'île de Montréal, concèdent en 1760 les censives dans le secteur où est implantée la maison Mary Dorothy Molson, le plan du premier terrier de 1701 désigne, comme nous l'avons vu précédemment, cet espace comme étant «beau bois», reconnaissant déjà ce secteur comme exceptionnel. Plus de trois cents ans plus tard, une partie de ce «beau bois» est toujours présent et reconnu en vertu de la Loi sur les biens culturels, en tant qu'«arrondissement naturel» Cette reconnaissance patrimoniale unique dans l'agglomération de Montréal, mise à part le Mont-Royal, situe bien le contexte environnant qui a été préservé jusqu'à nos jours et qui ne peut que mettre en valeur le site de la maison Mary Dorothy Molson.

La création du parc-nature du Bois-de-Saraguay a permis la préservation du cadre environnant d'origine de la maison. Celui-ci met en valeur cette ancienne maison de famille de la haute bourgeoisie anglophone montréalaise dans un environnement champêtre. De plus, la maison Mary Dorothy Molson, par sa localisation et son aménagement paysager, entretient un lien visuel important avec la Rivière des Prairies qui contribue à la qualité du milieu.



¹⁷ Idem, p.36

5.3.3 Point de repère physique

Bien que située dans le Parc-nature du Bois-de-Saraguay, dans l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville, la maison Mary Dorothy Molson est pratiquement invisible à partir de la voie publique, soit le boulevard Gouin, étant dissimulée derrière le haut rempart de pierre longeant la ligne de la propriété, à l'avant. Pour le moment, l'accès à la propriété est limité à des activités à caractère privé, notamment pour des scènes cinématographiques.

La mise en valeur de cette propriété permettrait, éventuellement, d'en faire un point de repère important en tant qu'édifice municipal accessible au public, dans un cadre environnemental champêtre, le long de la Rivière des Prairies, tout en étant contigu à l'arrondissement naturel de la forêt de Saraguay.

5.4 VALEUR SYMBOLIQUE

La maison Mary Dorothy Molson est, à certain égard, un témoin principal de la fastueuse époque de la haute bourgeoisie anglophone au début du 20^e siècle et surtout parmi une des mieux conservées dans son état original, dans le contexte environnemental tel qu'existant à l'époque. La maison Mary Dorothy Molson personnifie aussi l'exploitation des domestiques au service de la haute bourgeoisie à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle. Elle témoigne également de l'appropriation des terres agricoles à des fins de villégiatures. Finalement, le secteur de la maison Mary Dorothy Molson est le témoin des activités équestres diverses qui s'y pratiquait dans le village de Saraguay, du moins jusque dans les années 1950.

6. BIBLIOGRAPHIE

COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL, *Répertoire d'architecture traditionnelle sur le territoire de la communauté urbaine de Montréal. Les résidences*. Montréal, CUM - Service de la planification du territoire, 1986.

VILLE DE MONTRÉAL, Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine, Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise, Denise Caron, historienne, *La résidence Mary Dorothy Molson*, 2008

VILLE DE MONTRÉAL, Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise, Jean Doré architecte. *Étude portant sur l'inventaire et l'évaluation de l'intérêt patrimonial des bâtiments situés dans les parcs-nature, propriétés de la Ville de Montréal, ainsi que sur l'évaluation préliminaire de la pertinence d'accorder un statut patrimonial à certains bâtiments qui sont localisés dans ces parcs-nature*, 2006.

ETHNOSCOP, *Plan directeur de gestion des ressources culturelles des parcs régionaux de la Communauté urbaine de Montréal : rapport-synthèse*. Rapport présenté à la Communauté urbaine de Montréal et au ministère de la Culture, septembre 1993.

VILLE DE MONTRÉAL, Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise, Dossier de recherche, 9095, boulevard Gouin Ouest, Ville de Montréal, Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine, Bureau du patrimoine et de la toponymie.

VILLE DE MONTRÉAL, Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine, Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise, *Évaluation du patrimoine urbain*, Montréal, 2005.

PARC CANADA, Michel Pelletier, *Arrondissement de Senneville*, 2001

ST-GEORGES, Lise, *Les jardins du manoir MacDougall et du parc Gouin Lemesurier*, Étude historique présentée à la Communauté urbaine de Montréal et à la Ville de Montréal, mai 1995.

DOMON, Gérald, Gilles VINCENT et André BOUCHARD. *Histoire et caractéristique. Bois de Saraguay*. Rapport présenté à la Communauté urbaine de Montréal, Montréal, Jardin botanique de la Ville de Montréal, novembre 1990, 189p.

GAGNON PRATTE, France. *Maisons de campagne des Montréalais 1892-1924. L'architecture des frères Maxwell*, Montréal, Éditions du Méridien, 1987, 215 p.

REMILLARD, François, *L'architecture de Montréal : guides des styles et des bâtiments*, Les Éditions Café crème, 2007, 240p.